VOLUME III. WINNIPEG, MERCREDI, 10 Mai 1916 NUMERO 52

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

# LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

[illegible]é et publié par la
"WEST C[illegible]A PUB. CO. LTD."
619 A[illegible] McDermot
Téléphones - - [illegible]ry 4264-4265

## "STILL UNPROVEN"

Textes en mains, nous démontrions au **Free Press**, le 19 avril dernier, que, dans l'Ontario, "les règlements du ministère de l'Instruction Publique ne permettent l'enseignement du français dans aucune des écoles séparées de la ville de Windsor à l'exception de l'école du Sacré-Coeur". C'était donc prouver que le Règlement XVII abroge quant au français le Règlement XII qui permettait, autrefois, l'enseignement de l'allemand ou du français dans les arrondissements scolaires où prédomine l'allemand ou le français selon le cas. C'était donc établir qu'on accorde plus dans l'Ontario à la langue allemande qu'à la langue française.

Une semaine passa, une autre encore, une troisième s'achevait. Le **Free Press** ni ne niait, ni n'admettait nos prétentions. Evidemment il correspondait de nouveau avec le ministre intérimaire de l'Instruction Publique dans l'Ontario. Et hier, sous le titre "Still unproven", il nous apprenait que la langue française ne prédomine pas dans l'arrondissement scolaire de Windsor. Et dans ce cas sa dialectique est quasi aussi redoutable que les "doubles muscles" de Tartarin

"The fact is, we are informed, that the French children frequenting these two Windsor schools speak English, the prevailing language of Windsor, fluently."

"Le fait est, l'on nous informe, que les enfants Canadiens français fréquentant ces deux écoles parlent couramment l'anglais, langue qui prédomine à Windsor."

Donc, conclut le **Free Press**, le Règlement XII, permettant l'enseignement du français quand cette langue prédomine **dans un arrondissement scolaire** ne s'applique pas à Windsor, parce que dans cette ville la langue anglaise prédomine.

Nous prions le **Free Press** de relire le texte du Règlement XII. Il y est question d'arrondissement scolaire et non pas de ville.

Alors, comment se divise, au point de vue langue l'arrondissement scolaire des écoles séparées de la ville de Windsor? A la page 50 du second volume du cinquième recensement au Canada, nous trouvons qu'il y a à Windsor 6,127 catholiques. A la page 214 du même volume, nous y lisons que dans Windsor il y a 4,113 Canadiens-français. Les Canadiens-français prédominent donc dans l'arrondissement scolaire des écoles séparées de Windsor puisqu'ils constituent les deux tiers de la population de cet arrondissement scolaire.

Affirmer que la langue anglaise prédomine dans cet arrondissement scolaire, parce que les enfants canadiens-français parlent couramment l'anglais, c'est un sophisme effronté. Autant vaudrait dire que la langue anglaise prédomine à Outremont et Sherbrooke, dans la province de Québec, parce que dans ces deux villes, peuplées en grande majorité d'une population de langue française, ces gens d'une "race inférieure" peuvent parler l'anglais aussi couramment que le français.

Les deux tiers de la population de l'arrondissement scolaire des écoles séparées de Windsor sont de langue française. Ni M. Ferguson, ni le **Free Press** ne peuvent faire qu'il en soit autrement Cependant le Règlement XII ne s'y applique pas.

## PARTOUT

Nos lecteurs ont sans doute appris par les journaux quotidiens le retour de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface au milieu de nous, et les résultats de sa mission à Rome. On sait quelle sera dans ses lignes maîtresses la division de l'ancien diocèse. Il est donc inutile pour nous d'y revenir.

L'incertitude des jours passés est aujourd'hui dissipée. Nous savons maintenant vers quoi orienter nos efforts, sur quel terrain lutter. N'est vaincu que celui qui s'avoue vaincu ou qui a perdu l'espérance. Par le chemin de la lutte, nous nous acheminerons à la victoire, car nous portons au coeur une invincible espérance qui se nourrit des triomphes de la race dans le passé et de sa victorieuse résistance à toutes les tentatives de dénationalisation.

Dimanche dernier, du haut de la chaire de la cathédrale de Saint-Boniface, Sa Grandeur Monseigneur Béliveau jalonnait la route que suivra la population française de cette province. Elle devra être dans l'avenir ce qu'elle a été dans le passé: un des éléments fondamentaux de la nation canadienne. Elle fera dans ce pays les luttes du droit et de la justice; elle demeurera, contre toutes les attaques, fidèle à la tradition léguée par les ancêtres, c'est-à-dire catholique et française. Le programme de ses illustres prédécesseurs sur le siège de Saint-Boniface sera celui de Sa Grandeur Monseigneur Béliveau.

Aucun autre programme ne pouvait mieux répondre aux aspirations de toute la population française de cette province. Et l'on peut être assuré que quels que soient les obstacles cette direction prévaudra partout.

## A DROITE ET A GAUCHE

"Les Anglais ont enrôlé cinq millions d'hommes", nous apprend la **Tribune**. Mais, diable, où les envoie-t-on que des troupes russes doivent venir en France?

* * *

"Ce qui prouve qu'il cherche continuellement à s'améliorer, et à maîtriser tout ce qu'il faut qu'il maîtrise, c'est qu'il parle, dit-on, le français encore mieux que l'anglais, et qu'il connaît passablement le russe, l'italien, l'allemand, outre une dizaine de dialectes indous", remarque le **Mail** de Toronto au sujet du général sir William Robertson, qui fait partie du grand conseil de guerre avec le général Joffre.

Sir William Robertson, de naissance pauvre et obscure, s'est élevé par ses seuls talents au rang qu'il occupe aujourd'hui.

Ses connaissances linguistiques ne lui ont donc pas nui.

* * *

"Tandis que les alliés de l'Entente ont semblé à bout de souffle pendant la première ronde, ils ont maintenant repris haleine et ils gagneront indubitablement la lutte, grâce à la tenacité caractéristique de boule-dogue du Breton. C'est une lutte à mort entre le Teuton têtu et le Breton tenace. **Les autres nations ne sont que des comparses.**" — Un journal ouvrier de Toronto.

Modeste, n'est-ce pas?

* * *

Dix-neuf députés à Ottawa retirent à la fois leur solde et leur indemnité.

C'est un bel exemple de patriotisme à donner au pays.

* * *

Tous nos quotidiens anglais avouent que l'Anglais n'a aucun talent linguistique et que là réside la cause de l'insuccès de l'enseignement des langues dans les "high schools" de cette province.

Nous croyons plutôt les Anglais capables d'apprendre d'autres langues, et les preuves qu'ils le sont ne nous manquent pas. Mais pour y parvenir, il faut des maîtres qui sachent la langue qu'ils enseignent. "Comment voulez-vous, nous disait un jour un de nos amis anglais, que nous apprenions à prononcer le français, quand notre professeur l'écorche horriblement".

* * *

M. Asquith déclare que le "total naval and military effort of the British Empire since the beginning of the war exceeded 5,000,000,000".

Cela est plutôt équivoque. Et c'est un peu osé que d'en conclure que l'Angleterre a cinq millions d'hommes sous les drapeaux, car M. Asquith ajoute que l'armée anglaise et celle des colonies, excepté l'Inde, comprend 83 divisions.

83 divisions équivalent à ......
Nos quotidiens anglais peuvent nous le dire. Mais soyons certains qu'on sera fort loin du quatre millions.

* * *

Tous réprouvent énergiquement la conduite des rebelles irlandais.

Pourquoi en serait-il autrement, puisque ces rebelles ont été vaincus.

* * *

Le Congrès américain réaffirme son intention de donner aux habitants des Philippines leur indépendance.... mais dans l'avenir.

Ce n'est vraiment pas compromettant.

* * *

En février, mars et avril, les différents bataillons de Winnipeg ont recruté 19,625 hommes. Là-dessus, il y a 7,749 "Canadian born", soit 39½%.

* * *

"M. Wilson, le secrétaire de la "United Kingdom Alliance", a publié dernièrement un exposé résumant les dépenses de la Grande-Bretagne, pour liqueurs enivrantes, pendant l'année 1915. Les chiffres qu'il donne attristeront les amis de la tempérance et ceux, qui désirent le bien du Royaume-Uni. Bien que prise par la plus grande guerre de son histoire et ayant au front un nombre considérable de ses hommes, la nation britannique a dépensé en 1915, pour breuvages alcooliques, la somme de £181,959,000 (soit à peu près $909,795,000). C'est £17,496,000 ($87,480,000) de plus que la somme dépensée pour les mêmes fins, pendant l'année précédente. Par tête, cette dépense est égale à $20, soit $100 pour une famille de cinq personnes. Ce qui est plus inquiétant encore, c'est que la consommation des breuvages alcooliques s'est accrue de 3,326,000 gallons de preuve, tandis que celle de la bière et des vins légers a diminué.

"Il y a un an, on citait Llyod-George disant que l'ivrognerie était le pire ennemi de l'Angleterre. Tandis que les gens du Royaume-Uni font tant d'efforts pour venir à bout des Allemands, leur plus dangereux ennemi s'enracine encore plus fermement que par le passé dans le sol anglais." —Un correspondant du **Post**, journal new-yorais fort sympathique aux Anglais.

Cela explique bien des choses et comment il se fait que l'Angleterre n'a pas donné tout l'effort que ses Alliés attendaient d'elle.

* * *

Quinze avocats occupent dans l'enquête Kyte-Allison, à Ottawa.

La vérité est au fond du puits pour n'en jamais sortir.

* * *

La conscription a été votée en seconde lecture aux Communes anglaises. Les députés irlandais ne s'y sont pas opposés. Cela est d'autant plus intéressant que la conscription ne s'appliquera pas à l'Angleterre.

* * *

Les loyalistes de l'Ulster n'ont pas demandé que la conscription s'appliquât à eux.

Oh! ces purs.

* * *

Sir Roger Casement, chef de la rébellion irlandaise, a demandé à Sir Edward Carson, chef de l'Ulster en révolte contre le Home Rule, de plaider sa cause quand son procès s'instruira dans quelques jours.

Cela ne manque pas de piquant. Carson aurait un précédent tout trouvé en sa propre conduite. Et c'est avec droit qu'il pourrait demander aux juges leurs raisons de juger et punir le chef de la révolte irlandaise quand le chef de la révolte de l'Ulster a été promu à un poste de toute confiance dès le début de la guerre.

"Je serai l'un de ceux qui refuseront de payer leurs impôts scolaires", déclare le sénateur Belcourt.

Les gens de Toronto vont trouver ça dur: manger du "canayen".

* * *

La question du bilinguisme a été posée vendredi aux Communes par M. Paul-Emile Lamarche.

Parions que nombre de députés auraient préféré qu'il ne le fit pas

* * *

"Best **evening** paper in Canada not excepting Montreal and Toronto dailies", porte en manchette le **Winnipeg Telegram.**

Un peu plus et le **Telegram** aurait une haute opinion de lui-même.

## "TOLERANCE"

Voici un autre bel article du **Courrier**, de Toronto.

"Nous nous entendrions mieux dans ce pays-ci et nous courrerions moins le risque de nous quereller chez nous malgré tout, en plein pendant la guerre où la Grande-Bretagne et la France sont des alliées, si les messieurs bien intentionnés qui dirigent les grandes campagnes destinées à empêcher l'Ontario et les provinces anglaises d'être submergées, parce que les Canadiens-français n'apprécient aucunement les beautés morales du suicide de race, avaient quelque peu le sens de l'humour. Si ces messieurs ne se prenaient pas tant au sérieux, confondant leurs préjugés personnels avec des principes immortels, croyant fermement qu'ils sont en vérité le peuple élu et que la sagesse mourra avec eux! S'ils pouvaient se voir, comme les autres les voient, et rien que pour un instant! Ils sont, par exemple, convaincus de leur tolérance. "Tolérance!" c'est un de leurs mots de passe, une des vertus splendides dont ils se targuent orgueilleusement, une des qualités aimables qui les distinguent, à leur dire, des gens intolérants, — dont les premiers, selon eux, ce sont les prêtres canadiens-français!

* * *

"**Tolérants!** Il faut dire. Je demandais l'autre jour à un Anglo-protestant de Montréal ce qu'il penserait si sir Lomer Gouin nommait un ministre de l'Instruction publique, catholique et français, et lui donnait d'amples pouvoirs pour diriger les écoles anglo-protestantes du Québec et pour intervenir dans leurs affaires: si ce ministre envoyait par la suite des inspecteurs français et catholiques se fourrer le nez dans les écoles anglo-protestantes; si la législature du Québec établissait des règlements quant à la compétence des instituteurs de ces écoles et à la nature des livres de classe qui devraient y servir; si le gouvernement du Québec décrétait que l'**anglais** ne servirait d'intermédiaire dans ces écoles, que dans les deux classes inférieures, et que, dans toutes les autres, le **français** serait le seul médium d'enseignement. Mon ami s'imagina que je badinais, — il avait le sens de l'humour. Il s'amusa tant, de fait, qu'il ne pensa pas à me dire, — comme les solennels mages des provinces anglaises l'eussent fait, à coup sûr, — que "**nous sommes en terre anglaise.**"

* * *

"Cette ineffable remarque est, après tout, le suprême argument des persécuteurs des mères canadiennes-françaises et de leurs enfants, quand vous les poussez à bout. Ils ne peuvent endurer un instant que vous compariez la manière dont la majorité canadienne-française du Québec traite la minorité anglo-protestante avec celle dont la majorité de langue anglaise, dans la plupart des autres provinces, traite la minorité française. La minorité anglo-québécoise a la direction absolue des écoles. Elle serait surprise et froissée si quelqu'un allait lui laisser entendre qu'elle ne devrait pas l'avoir Elle ne craint pas que cette autonomie complète lui soit jamais enlevée. D'abord, la plupart des Anglo-québécois estiment que leurs concitoyens canadiens-français n'ont pas le moindre désir de **la leur enlever**, — et je suis persuadé qu'ils ont raison de le croire. Mais, même si quelques-uns de ces Anglo-québécois s'imaginent occasionnellement que la persécution constante des minorités françaises, dans les autres provinces, par la majorité anglaise, pourrait un jour mettre un terme à la patience et à la tolérance traditionnelle du Canadien-français, avec ce résultat que la majorité franco-québécoise tenterait d'exercer des représailles contre la minorité anglo-québécoise, ils ne craignent encore rien de cela, — ils soulignent tranquillement le pouvoir que la majorité anglaise du reste du Canada aurait de les protéger en fin de compte.

* * *

"Et je crois qu'ils ont raison. Mais il me répugnerait d'écrire ici ce que je penserais du courage et de la bravoure d'un chef anglais d'une province anglaise capable de vouloir s'excuser de refuser à son voisin canadien-français l'école dont il a besoin pour ses enfants, en disant qu'en vérité il n'expose pas la minorité anglo-québécoise à des représailles, parce que sa bande est tellement plus puissante que la bande française, que le Québec français n'oserait pas adopter une politique de représailles à l'endroit des Anglo-québécois. Attaquer un homme quand vous le tenez pied et poings liés, cela ne me paraît pas être du **fair play** britannique, non plus que de la bravoure et du courage anglais.

* * *

"Revenons-en toutefois à cette assertion, que le Canada est "**un pays anglais**", et à ses rapports avec cette politique d'ostracisation à l'endroit de la langue française. Quand vous demandez à des gens qui se servent de cette expression ce qu'ils entendent par là, ils vous répondent que "**les Anglais ont conquis ce pays sur les Français.**" Va donc. Nous pouvons alors en déduire que "**les Anglais**" qui ont fait cette **conquête** savaient mieux que personne ce qu'ils entendaient par ce terme, et qu'ils avaient le droit de dire jusqu'où ils désiraient faire de leur **conquête** une conquête au sens brutal du vieux terme babylonien, ressuscité de nos jours par ces aimables Allemands, ou s'ils n'entendaient pas plutôt par là une simple occupation anglaise. Les **conquérants** anglais ne nous ont laissé aucun doute sur ce point. Ils l'ont déclaré explicitement, dans une série de documents du premier traité de paix jusqu'à l'Acte de Québec. Leur esprit se peut écrire en ce seul mot: "TOLERANCE". Ils garantirent le plus explicitement du monde aux habitants français de tout le Canada d'alors l'exercice le plus complet de leurs privilèges locaux, civils et religieux. La question des langues ne se posa vraisemblablement jamais alors. Personne, probablement, n'alla au point de s'imaginer, — ni chez les conquérants ni chez les conquis, — qu'il pourrait y avoir quelque doute sur la langue que les Canadiens-français du Canada parleraient. Ils n'en pouvaient parler d'autre que leur propre langue. Sauf quelques fonctionaires, il n'y avait d'abord ici personne qui en pût parler une autre. Mais les **conquérants** anglais du Canada **garantirent** en termes explicites et à tout jamais à ces gens de langue française leurs lois et leur religion. Le code Napoléon fait loi dans le Québec à cause de cette garantie et les privilèges spéciaux de l'Eglise catholique s'appuient sur les mêmes promesses.

* * *

"Voilà qui démontre l'esprit et la détermination de ceux qui ont fait de ce pays "**une terre anglaise**". Telle fût l'attitude des hommes qui livrèrent les batailles inhérentes à cette **conquête**, risquèrent leur vie, firent face aux Français, alors que les soldats d'une puissance de premier rang les défendaient. Cette attitude, notons-le bien, est en contraste profond avec celle des hommes d'aujourd'hui qui s'abritent en toute sûreté derrière leur majorité anglaise considérable, savent qu'ils n'auront pas à se battre, ne courent aucun risque et n'exercent leur courage que contre des mères canadiennes-françaises tenaces, mais éplorées, et des petits enfants d'écoles pitoyables, à peine descendus des genoux de leurs mamans. Le mot **conquête** n'a pas de place dans les annales britanniques. Nous ne **conquérons** pas, — nous semons la liberté. La liberté, cela signifie que chaque homme peut, dans de justes limites, faire ce que bon lui semble, à lui, pas nécessairement ce qui semble bon aux autres. Les Boërs ont eu la liberté. Voyez ce qu'ils en ont fait. L'Inde a eu la liberté. Voyez ce qu'elle en fait. Le Canada français a eu longtemps sa liberté, — et ses fils meurent à côté des jeunes Canadiens de langue anglaise, sur le sol français, pour la liberté du genre humain.

* * *

"Raisonnons un peu. Je respecte le sentiment de mon ami qui ne peut comprendre le français. Je suis d'avis, moi-même, que la loi devrait interdire à qui que ce soit de parler une langue que je ne sais pas. C'est ennuyeux. C'est même humiliant. Et puis je crois aussi que ce serait bien mieux si tous les Canadiens avaient la même langue, la même foi, les mêmes goûts, les mêmes préjugés que moi. Nous aurions alors atteint au grand desideratum de tous les théoriciens, — une nation homogène. Je serais l'homme-type. Je n'aurais pas l'ennui d'apprendre quoi que ce soit. Tout le reste du monde viendrait à moi. Ce serait beau, — mais c'est impossible. Et ce serait assommant. Ce monde-ci est un monde divers. Puisque donc nous devons avoir dans notre pays différentes espèces de gens, traitons-les à la manière anglaise, qui veut la liberté et le développement individuels, non pas à la façon prusienne qui persécute les Polonais, terrorise les Alsaciens et tente de recréer le monde à l'image du nouveau grand artisan, le **junker** prussien."

## LA FRANCE A TRAVAILLE POUR TOUS... QUE TOUS TRAVAILLENT POUR ELLE

MM. Clémenceau et d'Estournelles Constant ont récemment, dans des articles dont l'écho est venu jusqu'en Amérique, dénoncé le manque de vigueur de la coopération anglaise. Voici un article du sénateur Humbert qui indique que c'est plutôt un sentiment général en France.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que l'opinon publique a apris la mobilsation prochaine d'une partie de la classe 1888.

Sans doute, l'adminstration militaire a tenu à atténuer autant que possible cette mesure: les pères de famille en sont, pour le moment, exceptés; on assure, de plus, que les hommes appelés serviront en premier lieu à remplacer les commis et ouvriers d'administration encore employés à l'arrière et susceptibles d'être envoyés aux armées, et en second lieu à fournir des manoeuvres aux usines et aux services de l'intérieur.

Ces précautions ne sauraient atténuer la crudité du fait: quelle que soit la destination donnée à ces mobilisés, ils sont enlevés à leur foyer, à leurs affaires. On envisage, d'ailleurs, en même temps, de nouveaux appels d'auxiliaires, et l'on annonce que les ouvriers spécialistes des classes 1916 et 1917, laissés jusqu'à présent dans les usines, devront les avoir quittées avant le 1er juin; il est expressément stipulé qu'ils n'y seront pas remplacés par d'autres miltaires de classes plus anciennes.

Ainsi, malgré l'apparente modération des mesures prises, malgré les circonlocutions que l'on emploie pour les annoncer, nos réserves d'hommes continuent à s'appauvrir.

Il n'y a aucune raison pour que l'on n'appelle pas prochainement la seconde partie de la classe 1888 pour remplacer celle qui va partir et qu'il paraîtra nécessaire, à ce moment, de diriger sur les dépôts. On trouvera alors tout naturel de renvoyer des usines les spécialistes des classes 1915, puis 1914, etc., tandis que la classe 1887 et les auxiliaires des classes 1890 et 1889 seront à leur tour convoqués dans des termes non moins rassurants. Ainsi de suite. Avec ce système, tous les Français, quel que soit leur âge, seront atteints, de proche en proche, par la mobilisation.

Sans doute, si le salut national exigeait impérieusement ce suprême effort, nul, dans ce pays, n'y trouverait à redire, et je serais le premier à le demander. **Mais puisque nous sommes entourés d'alliés, prêts à mettre leurs sacrifices à la hauteur des nôtres, pourquoi continuerions-nous à faire face, presque seuls, aux obligations dont nous avons déjà porté jusqu'ici la plus lourde charge?**

C'est la France qui, malgré son insuffisante préparation, a, la première, opposé à l'entreprise allemande une force constituée, capable de tenir en échec la puissance germanique; c'est sa magnifique résistance qui a fait avorter le gigantesque plan de la conquête allemande: depuis vingt mois, ce sont ses soldats qui retiennent, qui fixent et qui paralysent les plus nombreuses et les meilleures troupes d'un adversaire dont les ressources en recrutement sont presque le double des siennes. Grâce à ce magnifique effort, ses alliés ont pu s'organiser, créer ou reconstituer leurs armées, les doter d'un outillage de combat moderne. Et, dans cette oeuvre même, elle a tenu également une place exceptionnelle. C'est elle aussi la première qui, grâce aux pressants appels des commissions parlementaires et de l'opinion, a mobilisé ses industries pour la guerre. Et, dans l'ordre financier, c'est encore la France qui, avec l'Angleterre, soutient de sa richesse et de son crédit le bloc des Alliés.

Elle a acompli largement sa part, plus que sa part, de la tâche commune. Le moment n'est-il pas venu de lui en tenir compte? C'est dans l'intérêt de tous, pour permettre aux autres de jouer à temps leur rôle, qu'elle a pris sur tous ses compagnons de lutte une si grande avance dans la voie des sacrifices. Faut-il qu'elle ramasse encore ses derniers moyens, qu'elle se raidisse dans un suprême effort, alors que, grâce à son énergie, tant de précieux concours peuvent maintenant la soulager d'une partie de son fardeau?

Quel est le pays qui, comme le nôtre, a été jusqu'au bout de ses ressources en hommes valides, soumettant ses réformés, ses auxiliaires et ses inaptes à des visites répétées? Quel est celui qui a appelé sous les drapeaux la classe 1888 et la classe 1917,—presque des vieillards et presque des enfants? Quel est celui qui a le plus largment puisé dans une population pourtant peu nombreuse?

Loin de songer à demander plus encore à l'admirable peuple qui a tout donné sans murmurer, il faudrait se préoccuper de rendre à la nation tous les éléments inutilement immobilisés, ces blessés, ces malades, ces demi-infirmes qui traînent indéfiniment dans les casernes, dans les ambulances, dans les hôpitaux, imposant à l'Etat de lourds sacrifices. Rendues à la nation, ces non-valeurs, qui ne sont pour les services militaires qu'un coûteux encombrement, deviendraient les ouvriers de la renaissance économique.

Notre adminstration militaire, notre gouvernement ne se rendent-ils pas compte que, derrière les armées qui combattent, il faut que le pays travaille, produise, fabrique des armes, fournisse des aliments, paie les impôts, souscrive aux emprunts? Cela est-il possible, s'il ne reste au foyer aucun des éléments qui assurent en temps normal l'activité et la prospérité de la nation?

Déjà les peuples avisés, se préoccupent des lendemains de la guerre autant que de la guerre elle-même. Quelle sera la situation de la France, si elle a suspendu sa vie économique, dépensé ses dernières ressources et jeté sur le champ de bataille ses dernières réserves d'hommes?

Ces perspectives sont singulièrement impressionnantes.

Il nous faut des hommes pour combler les vides de nos armées, pour activer nos fabrications militaires, pour entretenir l'agriculture, le commerce, l'industrie. Il en faut au combat, à l'usine, aux champs, au comptoir, à l'atelier. Il en faut partout, pour que la France vive, qu'elle maintienne ce rayonnement de force, de foi, d'intelligence et d'énergie qui anime toute la coalition groupée autour d'elle.

C'est à nos alliés, aujourd'hui, et non plus à nous seuls, de se poser le problème.

Je veux croire qu'il ne sera pas oublié à la conférence qui va s'ouvrir à Paris. C'est la meilleure utilisation des ressources de tout ordre que vont discuter les délégués des gouvernements en lutte avec l'Allemagne. Il n'est point de meilleure utilisation que de ménager, avant tout, les forces auxquelles il a été le plus demandé. La France a travaillé pour tous. Que tous, aujourd'hui, travaillent avec elle et pour elle!

**Charles Humbert.**

# LE COIN DES DAMES

Il faisait froid, le ciel était gris, la neige tombait et un vent glacé nous cinglait les joues en ce 29 avril 1916. Qu'importe. Dès 7 heures du matin, les jeunes vendeuses de roses sont à leur poste échelonnées sur toutes les rues, accueillant avec un sourire le passant qui va mettre une aumône dans l'escarcelle, en échange de la rose qu'il fixe à son paletot.

A cette heure matinale, les gens ne paraissent guère enclin à la charité, et plus d'un refus répond au sourire de la rosière qui piétine et se sent toute gelée avant qu'un dix sous ait résonné dans sa boite. Le "Rose day" a un triste début.

Mais l'heure avance, et les bourses se délient. Petit à petit on sent son panier s'alléger et la boite s'alourdir. Le courage revient et avec bonheur on se dit qu'après tout les petits orphelins pourraient bien recevoir plus que ce qu'on osait espérer pour eux.

La joie de faire des heureux est une si grande compensation aux sacrifices qu'elle nécessite! Qu'est-ce vraiment que quelques heures de fatigue et de froid, qu'est-ce qu'un dix sous ou vingt-cinq sous donné de bon coeur, quand on songe à la récompense qu'on en recevra. Souvenons-nous du verre d'eau offert au nom de Notre Seigneur.

Dans ces institutions où l'on recueille les pauvres orphelins, les vaillantes du Christ ont mis tout de côté: parents, amis, famille, pour prendre soin des petits délaissés qui retrouvent dans ces mères les affections perdues, et dans cet asile, un confort dont beaucoup, hélas! n'ont jamais joui. Dès l'aube on est là sur pied, guettant leur réveil, guidant leurs pas, et les instruisant tout le long du jour, et soignant avec amour leur moindre bobo.

Oh! l'oeuvre sublime de la soeur de charité! Je me sens toute petite à côté de tant de grandeur... et j'ai honte!

...... Il fait froid toujours, et l'azur du ciel reste voilé. Mes jambes plient sous le poids de la fatigue.

Mais je ne me plains plus. Mon panier est vide, et en reportant le fruit de ma journée, je goûte un contentement sans nom à la pensée d'avoir contribué, comme beaucoup d'autres amies lectrices, à cette oeuvre de charité.

JACQUELINE DES ERABLES.

2 mai 1916.

---

Une causerie encore pleine d'actualité est l'inondation d'une partie de notre ville et les dégâts qui suivent.

Cette superbe nappe d'eau avec les maisons en partie submergées: la Rouge roulant avec une quasi fierté cette masse énorme de liquide; notre superbe hôpital se dégageant fier au milieu des flots formaient une perspective toute nouvelle et réjouissante à l'oeil pour les promeneurs et donnaient une ressemblance d'une Venise en miniature. En effet, à certains points de vue, on aurait été tenté d'admirer la scène qui se déroulait sous nos yeux, si la pensée des foyers inondés n'était venu jeter un voile de tristesse sur le riant tableau.

Devant cette crue progressive de l'eau, les habitants de la partie inondée ont dû quitter leurs demeures, et pour un grand nombre, aller demander l'hospitalité à des parents ou des amis. Et c'est ici que l'on a pu constater combien grande était la sympathie de la population non affligée pour les pauvres, les malheureux chassés de leurs foyers par l'eau toujours montante. On a même vu des étrangers spontanément et avec bienveillance recueillir des familles jusqu'alors à eux inconnues. Les amis ont été heureux de mettre à contribution les liens d'amitié qui les attachaient à ceux que le malheur frappait. Plus fortunés furent ceux qui avaient des parents et dont l'hospitalité n'était pas à demander. Allez dire maintenant que la charité n'existe pas dans notre ville!! Ces marques de sympathies ne peuvent être appréciées que par ceux qui les ont reçues et dans ces jours d'anxiété et d'inquiétude ce fut un soulagement.

L'eau se retire avec une lenteur énervante, mais déjà l'on peut constater les dégâts, les dommages qu'elle laisse. Le petit propriétaire se sentira découragé en voyant en partie détérioré, détruit et ruiné ce que tant d'années de travail, de dures labeurs, de privations lui ont coûté à acquérir, construire et améliorer. Il ne doit pas cependant regarder l'avenir avec désespérence, car la main qui frappe sait aussi compenser d'une autre manière ceux qui acceptent avec résignation et esprit de foi le malheur qui les frappe. Il est vrai que les dommages sont grands pour tous, mais ils peuvent être calculés et réparés, tandis que la perte de vie ne l'eut pas été, et c'est ce qui est consolant.

Dans quelques jours, les rues reprendront leur aspect d'autrefois; la vie, l'animation ordinaire, suspendues pendant quelques jours, reviendront avec plus de force et de vigueur. Le printemps fera renaître au coeur d'un chacun l'espérance dans l'avenir. Ce n'est pas le moment du découragement, de la mélancolie et encore moins du désespoir; au contraire, chacun doit se mettre à l'oeuvre sans retard, réparer les dégâts, et une fois cette tâche accomplie, nous serons prêts à oublier les dures épreuves passées, les pertes éprouvées.

Il n'est pas de ma compétence de donner des conseils et encore moins d'indiquer les dongers qui suivent l'inondation. On ne peut cependant être trop prudent, et les précautions sanitaires conseillées par la ville doivent êtres suives à la lettre si on veut éviter les maladies qui sont pis que l'inondation et les pertes matérielles.

Dans toute inondation, il y a aussi le côté humoristique. Certaines scènes n'étant pas sans soulever le rire et jeter une petite note gaie au milieu des heures pénibles. Ce sera pour les infortunés un souvenir joyeux lorsque plus tard ils raconteront les événements de "l'eau haute" de 1916.

GERTRUDE.

---

### QUESTIONS ENFANTINES

Un bébé nouveau-né se portera bien s'il est tenu chaudement et proprement. La tranquillité lui est aussi nécessaire.

Les parents dans l'excès de leur tendresse sont naturellement portés à manger de caresses ce petit être tant désiré, mais ces soins n'ajoutent rien à son bien-être. Un nouveau-né dort presque tout le temps dans une chambre bien aérée. Berceaux et sirops calmants ont fait leur temps et bébé doit s'endormir sans bercements et sans sirops. Il prendra bien vite l'habitude.

Le bébé doit avoir un bain tous les jours. Certaines mères ont plus le temps de le faire le matin et d'autres ont plus le temps le soir, quand le souper est passé. L'heure à laquelle le bébé prend son bain ne fait pas de différence, du moment qu'il l'a tous les jours. Mais ne le baignez pas après qu'il a mangé.

### DE LA MODE

Pour la robe de l'été, quelle que soit sa destination, elle doit être d'une grande simplicité, surtout pour la robe destinée aux sorties Le crêpe Georgette blanc est fort recomandé pour la confection de ces robes. A part de sa simplicité ce crêpe, quand il est de bonne qualité, a un bel effet. On le garnit de bandes de satin ou de soie Surah, de même nuance ou d'une teinte bleue ou rose très pâle.

* * *

De longues écharpes en ninon ou taffetas se portent beaucoup avec les différentes toilettes. On en remarque en noir doublées de soie contrastante; d'autres sont brodées avec de mignonnes fleurs. Ces accessoires nous rappellent les modes d'antan.

* * *

Parmi les nouveautés de cette semaine on remarque la balayeuse qui réapparaît au bas de nos jupes sous la forme d'un volant de mousseline de soie ou de dentelle.

* * *

Les voilettes se portent beaucoup avec les petits chapeaux. On en remarque de très fines bordées d'un petit biais de satin enroulant le chapeau ou tombant en chute sur les épaules.

* * *

La broderie italienne, fort décorative, artistique, et très aisée à exécuter est une des broderies les plus à la mode aujourd'hui.

Le dessin de ces broderies est basé sur de simples figures géométriques. A l'intérieur de ces dessins se travaillent les différents points. Quatre points sont ordinairement employés pour cette broderie. Le premier est le point d'armature qui consiste à fixer deux fils entre deux points du dessin et à en enrouler un autre autour de ces fils. Le deuxième est le point de boutonnière qui se fait en jetant deux ou trois fils à différents points du dessin et sur lesquels on met un point de boutonnière ordinaire. Le troisième est le point de boutonnière mat qui se fait en exécutant une ligne de points de boutonnières au-dessous d'une autre faisant un point de moins à chaque extrémité de la ligne et continuant cette diminution jusqu'à la dimension requise.

Le quatrième est le point de reprise qui s'exécute en passant alternativement le fil dessus et dessous les fils qui traversent les parties à jour. Une toile d'un tissage peu serré est préférée pour cette broderie.

### RECETTES

#### Salade du mois de mai

Ingrédients: 6 tomates; laitue; céleri, mayonnaise.

Préparation: Arrangez les tomates en tranches sur les feuilles de laitue. Sur trois tranches pilez du céleri râpé fin et sur les autres du cresson haché. Couvrez cela de mayonnaise.

* * *

#### "Plat économique"

Ingrédients: 1 cuillerée à soupe de beurre; ½ cuillerée à thé d'oignon haché fin; 1 cuillerée à soupe de farine; 2-3 tasse d'eau chaude; 1 tasse de viande froide hachée; patates pilées; 1 blanc d'oeuf.

Préparation: Mettez le beurre et l'oignon dans une casserole et laissez sur le poêle; quand c'est chaud ajoutez la farine et brassez bien pour lier ensemble. Ajoutez l'eau et assaisonnez au goût, puis les patates pilées avec un blanc d'oeuf bien battu. Mettez dans un plat allant au four la viande, et couvrez-la avec les patates pilées. Faites cuire pendant vingt-cinq minutes, jusqu'à ce que cela soit d'un beau jaune et servez chaud.

* * *

#### Gâteau étagé au chocolat

Ingrédients: ¾ tasse de beurre; 2 tasses de sucre; ½ tasse de lait; 4 oeufs; 2½ tasses de farine; 4 cuillerées à thé de poudre à pâte; 1 cuillerée à thé de vanille; 1 cuillerée à thé d'épices; 3 cuillerées à soupe de chocolat non sucré.

Préparation: Défaites en crème le beurre et le sucre. Ajoutez les jaunes d'oeufs bien battus, le lait et la farine sassée avec la poudre à pâte. Tout en mêlant la farine, ajoutez graduellement les blancs d'oeufs bien battus. Parfumez avec l'essence de vanille. Battez pendant une minute puis partagez en deux parties égales. A une partie, ajoutez les épices et le chocolat. Faites cuire chaque partie en deux couches, ce qui fera 4 étages en tout.

Garniture: Dans ½ tasse d'eau, faites bouillir une tasse de sucre et tandis qu'il bout ajoutez ¼ de cuillerée à thé de crème de tartre Laissez sur le feu jusqu'à ce qu'il file. Tenez prêts deux blancs d'oeufs bien battus sur lesquels vous verserez en battant votre liquide jusqu'à ce que le tout soit froid. Ajoutez 4 cuillerées à table de chocolat râpé et battez jusqu'à ce que le mélange soit froid. Etendez cette préparation entre les gâteaux et garnissez-en le dessus.

C. D.

* * *





## DIX JOURS DE BATAILLE DEVANT VERDUN

### 24 février — 6 mars

Un jeune capitaine du ...e corps, qui prit part aux opérations au nord de Verdun, du 24 février au 6 mars, nous a tracé un tableau complet des scènes désormais historiques qui se déroulèrent dans le secteur de Douaumont. Son récit est la vivante monographie des journées vécues par un régiment d'infanterie depuis peu constitué et qui s'est couvert de gloire pendant la plus rude des batailles de cette guerre.

Notre régiment, nous déclara tout d'abord ce capitaine, a déjà participé à des combats fameux. Formé il y a un an seulement, il s'est donné des traditions d'audace et d'endurance au cours des batailles sur l'Yser (en avril-mai 1915), des attaques d'Artois (en juin 1915), des offensives de Champagne (en septembre et décembre 1915).

#### Douaumont!

Les affaires de Douaumont ont mis ces qualités en relief une fois encore. C'est dans la nuit du 24 au 25 que le régiment reçut l'ordre d'occuper les pentes sud du fort de Douaumont. Nous avions été transportés en automobile dans la région de Verdun et nous n'avions emporté que les munitions, les vivres, les outils portatifs, le matériel strictement nécessaire. Nous commençâmes à nous installer tant bien que mal sur un sol pierreux où il était fort difficile de creuser des tranchées et d'aménager le terrain. Quant aux abris, il n'y fallait pas songer avant d'avoir établi les fortifications élémentaires de notre nouveau secteur. Nous assurâmes aussi avec des moyens de fortune des premières liaisons téléphoniques.

A 10 h. 30, le 27, le bombardement de nos lignes fut effectué par l'artillerie allemande avec la violence que vous savez. Cela dura jusqu'à 15 h. 15. L'ennemi n'envoyait que des obus de fort calibre, probablement avec des mortiers à portée restreinte et à trajectoire très courbe. Le tir était tel qu'une explosion creusait un entonnoir et qu'une deuxième explosion tout à côté le comblait aussitôt. A certains endroits, le terrain formait des vagues comme une mer moutonneuse. La plupart de nos tranchées étaient aussi bouleversées, le bois et les taillis transformés en fouillis inextricables.

A 15 h. 15, les Allemands prononcèrent une attaque d'une vigueur extrême sur le village de Douaumont et ses abords. Les zouaves, qui étaient placés à la gauche du régiment, eurent à un certain moment besoin de notre appui. Deux compagnies furent sur-le-champ envoyées à la rescousse. Grâce à l'agilité de nos baïonnettes, la situation fut rétablie. Des prisonniers furent même ramenés. Le lieutenant W..., bien que blessé grièvement au pied dès le début de l'action, voulut participer à la charge: il entraîna ses hommes et n'admit qu'on le soignât que quand les Allemands eurent été refoulés.

A peine avions-nous terminé ce combat sur la gauche, que notre centre était gravement menacé à son tour. La première compagnie s'élança avec un entrain admirable sous la conduite du capitaine R..., pour briser l'élan de l'adversaire. Elle y réussit non sans d'assez lourds sacrifices. Le capitaine R... fut, dans la mêlée, blessé d'un coup de fusil tiré à bout portant. Son ordonnance, le soldat Chrysostome, abattit l'Allemand qui avait blessé son officier et, chargeant celui-ci sur les épaules, il le transporta, sous une grêle de balles, au poste de commandement du chef de bataillon.

#### Nos assauts

Ce fut à notre tour de prendre l'offensive, le 1er mars. Le moral de nos troupiers était très ferme, en dépit des pertes subies. Il s'agissait d'un coup de main à réaliser sur le groupe des chalets d'officiers situés au sud-est du fort de Douaumont et où les Allemands avaient placé des mitrailleuses. Après une préparation d'artillerie minutieuse, une reconnaissance conduite par le sous-lieutenant D... du ...e d'artillerie, s'avança pour en constater les effets. Mais il restait encore trop de fusils. Accueillie par un feu nourri, la petite troupe rebroussa chemin.

Le lendemain, 2 mars, une nouvelle préparation permit de donner l'assaut des maisons fortifiées. La ...e compagnie réussit parfaitement dans cette entreprise. Alors, les Boches, irrités de cette défaite locale, voulurent rendre notre situation intenable. A 7 h 15, ils déchaînèrent un tir véritablement effroyable de 305 et de 380! Cela dépassa tout ce qu'on peut imaginer. Le bois de la Caillette et le bois du Vieux-Chapitre furent retournés par les masses d'explosifs que les mortiers ennemis déversaient sans relâche.

L'infanterie allemande croyait que tout avait été anéanti après cette pluie de feu qui se prolongea jusqu'à 13 h. 15. Elle se présenta en masses compactes que précédaient des groupes de volontaires et des grenadiers. Mais nos hommes, qui avaient stoïquement attendu cet instant, se relevèrent d'un bond et la reçurent par une fusillade nourrie. Les mitrailleuses de leur côté accomplirent leur mission meurtrière. Sous le commandement du lieutenant M... (fils du ministre de la Guerre qui nous dota du 75), elles exécutèrent des centaines d'assaillants. Nos mitrailleurs étaient à leur affaire! Blessé à l'épaule, l'un d'eux, le soldat F..., refusa de se rendre au poste de secours et tint à voir jusqu'au bout le spectacle de cette moisson sanglante. Un autre, le soldat D..., dont la pièce s'était enrayée, la démonta sous le feu comme à l'exercice et la remit en état au nez des Boches. Ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres! Quand ils arrivèrent aux fils de fer, la pièce recommença à fonctionner et de nouvelles victimes jonchèrent le sol!

La violence de cette attaque fut telle que, sur certains points, sept fantassins ennemis se firent tuer l'un derrière l'autre au point même de la ligne où se brisaient successivement les vagues.

A 15 heures, les Allemands renonçaient à entamer notre ligne. Ils se vengèrent une fois de plus par un bombardement intense.

Dans les intervalles de la bataille, nos hommes s'ingéniaient à refaire les tranchées et à améliorer nos communications. Ils se laissaient leur fusil que pour prendre la pelle ou la pioche.

A la nuit, une nouvelle tentative de l'ennemi pour enforcer notre droite n'obtint pas plus de succès. Il pénétra dans un élément de tranchée qui fut séance tenante reconquis à la baïonnette. Notre régiment affirmait, en toute circonstance, sa supériorité morale.

Et quel bel exemple d'entrain offrirent aussi nos agents de liaison, transmettant les ordres, sous le bombardement, avec un flegme que les plus grosses marmites ne pouvaient troubler. Pendant 10 jours, le soldat R..., pour ne citer que celui-là, ne perdit pas un instant son entrain, se faufilant partout, narguant la mitraille, toujours prêt à se dévouer pour assurer le service! Non, jamais on ne dira assez combien tous nos hommes prodiguèrent sans compter leur peine, leur dévouement, leur sang!

Le 3 mars, nous passions en seconde ligne et le lendemain nous étions relevés, non sans avoir encore essuyé les rafales de l'artillerie ennemie. Nous avions du moins la satisfaction de n'avoir pas cédé un pouce de terrain qui nous avait été confié et d'avoir infligé aux Allemands des pertes dépassant les espérances qui nous animaient lorsque nous entrâmes en lice.

## LES "GOSSES" HEROIQUES

### Théophile Jagout, le "traitre"!

Un sous-officier allemand écrit à sa famille. Lettre authentique, on va le voir. Lisons-la:

Un traître vient d'être fusillé, un jeune Français appartenant à l'une des Sociétés de gymnastique, éclaireurs ou boy-scouts, qui arborent des rubans tricolores, un pauvre gamin qui, dans son infatuation, s'était mis en tête d'être un héros. Notre colonne passait le long d'un défilé boisé. Il y fut pris, et on lui demanda s'il y avait des Français dans le voisinage. Il refusa de donner aucune information. Cinquante pas plus loin, une fusillade fut dirigée sur nous de l'épaisseur du bois. On demanda au prisonnier, en français, s'il avait eu connaissance que l'ennemi fût dans la forêt. Il ne le nia pas. Il se dirigea d'un pas ferme vers un poteau de télégraphe, il s'y adossa, la verdure d'une vigne derrière lui, et il reçut la volée du peloton d'exécution avec un fier sourire sur le visage. Le misérable petit poseur! C'est pourtant dommage de voir du courage ainsi gaspillé.

Où se trouve la lettre? Dans un petit volume de propagande publié et répandu par l'autorité allemande sous le titre de "Chronique de guerre" (Kriegschronik).

D'un exemplaire saisi dans un port anglais par la police britannique, le "Times" a extrait, entre autres lettres de soldats allemands, le document qu'on vient de lire. On voit s'il mérite confiance. Quand des malfaiteurs étalent eux-mêmes le crime qui crie à la fois leur infamie et l'héroïsme de leur victime, on peut les en croire: la preuve est là.

Et alors, puisque ce papier dit vrai, de quel limon sont-ils donc faits, ces soldats allemands, pour exiger, sous peine de mort, du noble enfant français tombé entre leurs mains, un acte qui serait une trahison? Mais ils vont plus loin dans d'aberration morale: écoutez l'auteur du récit qualifier de "traître" l'enfant qui, précisément, vient d'accepter la mort plutôt que de trahir. Complice des bourreaux, il insulte à contresens le martyr. Et il le regarde avec une pitié dédaigneuse. A quinze ans, préférer le dernier supplice à toute capitulation de conscience, quelle sentimentalité ridicule! Ah! le petit poseur!

Laissons ces malheureux s'ébattre dans leur bassesse. N'ayons de regards que pour l'héroïque enfant. Condition singulière que la sienne! Il ne nous est connu que par le récit d'un ennemi, et c'est à travers la malveillance de ce témoignage que sa beauté morale brille si pure! Ame toute neuve et toute blanche, il pousse jusqu'à une magnifique intransigeance le souci de se maintenir sans tache. "Y a-t-il des Français dans le voisinage?" Il ne veut pas laisser supposer que, le sachant, il pourrait le dire. Il ne biaise pas. Il n'élude pas. Il refuse de renseigner l'ennemi. Et quand la fusillade, partie du bois, révélant soudain la présence des nôtres, une voix menaçante crie: "Tu les savais là?", le voyez-vous, parmi ces Allemands en armes, se lever, fier et souriant, le jeune visage français: "Oui, je les savais là!" On ne nous a dit ni son nom ni le lieu où il est tombé. N'attendons pas de les connaître pour élever dans nos coeurs un monument au petit éclaireur de France, martyre de la patrie et de l'honneur.

Janius.

* * *

Le nom de ce jeune héros a été connu depuis: il s'appelle Théophile Jagout. M. Xavier de la Perraudière lui a consacré le poème suivant:

Promenant l'incendie et courant au pillage,
Les soudards de Guillaume abordent un village
Où des turcos cachés gardent une maison,
Et ces brigands abjects, pour qui la trahison
Cemble le pain de tous les jours trouvent un gosse
Seul errant sur la place. Une bête féroce,
Leur lieutenant, monocle à l'oeil, moustache en l'air,
Imitant la démarche et la voix du kaiser,
Saisit brutalement le gamin par l'oreille:
"Allons, petit Français, parle, et je te conseille
De ne rien me cacher, ou je te colle au mur.
Reste-t-il des soldats ici?—Non.-Sûr?—Bien sûr.
—Nous pouvons donc entrer sans crainte?—Entrez sans crainte.
—C'est bon. En avant, marche!"
Et dans le labyrinthe
Du patelin voici les Boches engagés.
Tout à coup, vingt fusils sur eux sont déchargés,
La mort fait dans leurs rangs une coupe cruelle.
Les cadavres casqués remplissent la ruelle.
"Sauve qui peut!" Le chef, les soldats, tout a fui.
Mais l'officier barbare a gardé près de lui
L'enfant, et dès qu'il sent qu'ils sont hors de portée:
"Ah! vaurien! lui dit-il d'une voix irritée,
C'est toi qui nous as mis dans un pas si mauvais.
Tu savais les Français au guet?—Je le savais.
—Et tu nous as trahis!—J'aurais trahi la France
En parlant autrement.—C'est de l'incohérence,
Ricane l'Allemand, quel sot petit poseur!
Fusillez-le." L'enfant répond: "Je n'ai pas peur.
Où dois-je me placer?—Là, contre la barrière."
Il y va sans trembler, en faisant sa prière;
Et s'il éprouve un gros chagrin, c'est seulement
En pensant à celui de sa pauvre maman.
L'ignoble Prussien ne sut pas faire grâce.

Oui, cette guerre est bien une guerre de race:
D'un côté, le Gaulois rayonnant d'idéal;
De l'autre, le Teuton stupide et bestial;
Le chevalier du droit, l'esclave de la force,
Contraste surprenant, perpétuel divorce
De types opposés que font bien ressortir
Ce bourreau méprisable et ce petit martyr.

Xavier de la Perraudière.

## PARISIEN BAPTISE DANS UN ABRI BLINDE

Extrait d'une lettre d'un aumônier militaire:

2 mars 1915.

Inutile de vous dire que le ministère de l'aumônier est fructueux. Les hommes sont touchés qu'on aille jusqu'à eux dans la tranchée, partout où il y a un blessé à consoler ou à relever. J'ai eu la consolation de baptiser un soldat dans l'abri blindé où était installé notre poste de secours. C'est un brave garçon de Paris, élevé, comme tant d'autres, dans un milieu irréligieux.

Touché par la grâce, il a de lui même demandé l'aumônier. Je l'ai instruit des vérités essentielles, puis, au moyen de quelques gouttes d'eau filtrant du plafond de notre abri et recueillies dans un quart, je lui ai administré le baptême.

Il était heureux, et moi aussi.

Y. M. C.



# Pour Lire au Foyer le Dimanche



## C'EST-Y-VRAI QUE C'EST VOLER?

Par une journée de chaleur écrasante, saint Pierre entr'ouvrit le guichet du paradis pour avoir un peu d'air frais. Les passants en profitèrent pour risquer un oeil, trouvèrent ça bien et se mirent à poser quelques questions au vénérable portier du paradis.

—Grand Saint, disait un cultivateur des environs de Montréal, après mes durs travaux allez-vous m'admettre tout de suite dans votre beau palais?

—Ca dépend, mon ami, si vous le méritez.

—Mais c'est clair que je vais le mériter après tant de labeurs et de privations.

—Sans doute le travail est une grande chose, mais ce n'est pas tout: il y a autre chose aussi à considérer. Vendez-vous vos produits en ville?

—Oui, grand Saint, j'en vends par ci par là: j'en vends plus ou moins, c'est-à-dire, j'en vends moins que plus et je tâche de faire payer plus que moins.

—Je comprends, je crois avoir déjà rencontré des gens de chez vous. Vous avez quelques petits expédients je suppose, pour faire un peu plus d'argent? Vous ne vous faites pas scrupule de passer le mauvais foin avec le bon et au même prix? Quand le foin est sec, ça ne vous gêne pas trop de l'arroser un peu pour le rendre plus lourd ou de mettre quelques bonnes grosses pierres au centre du voyage? Dans un voyage d'érable, vous mettez bien quelquefois un tiers de sapin et un tiers de tremble? Dans un gallon de lait, il vous arrive sans doute, de mettre une chopine ou une pinte d'eau? Dans le sucre d'érable vous ajoutez bien quelques livres de casonnade afin d'en avoir assez pour satisfaire tous les acheteurs? De temps en temps vous devez bien livrer quelques livres de beurre de treize ou quatorze onces seulement? Et, pour faciliter les affaires, vous vous entendez avec les garçons d'écurie pour leur faire accepter de mauvais produits ou avec les domestiques pour qu'ils ferment un peu les yeux?

—Oui, c'est à peu près comme ça, plus ou moins, pas toujours pareil, ça dépend des années: parfois c'est la sécheresse, parfois l'humidité; tantôt c'est la grêle, tantôt c'est la gelée; une année il y a des sauterelles ou des chenilles, une autre année c'est la guerre. Et, vous comprenez il faut bien vivre, s'habiller et jouir un peu.

—Vous faites ce commerce-là depuis longtemps?

—Ah! oui, depuis vingt ou vingt-cinq ans.

—C'est-à-dire que, depuis une vingtaine d'années, vous vivez, vous vous habillez et vous jouissez avec de l'argent acquis d'une manière louche, honteuse, inavouable; et vous pensez pouvoir entrer en paradis avec tout ça sur la conscience?

—Comment, mais je n'ai rien du tout sur la conscience, je ne fais pas cela pour causer du dommage à personne... D'autres en font bien davantage.. Voyez donc dans les gouvernements et les municipalités!

—Le mal des uns ne guérit pas celui des autres et la parole de saint Paul est toujours là pour vous arrêter: "Ni les voleurs ne seront héritiers du royaume de Dieu." (1 Cor., vi, 10.)

—Mais c'est-y vrai que tout ça c'est voler?

—Evidemment vous volez chaque once de beurre que vous ne livrez pas, chaque pinte de lait que vous remplacez par de l'eau, chaque livre de foin que vous changez en pierre, etc., etc.

—Alors, je vais donc être damné!

—Pour le sûr, si vous ne vous hâtez pas d'exposer tout ça clairement à votre confesseur et de réparer tous les dommages comme il vous l'indiquera.

... ... ... ... ... ... ... ... ...

—Et moi, dit un pauvre ouvrier en revenant de l'atelier, je travaille fort, j'ai une grosse famille, si vous n'avez pas pitié de moi, si vous ne me donnez pas le ciel juste à ma mort, autant vaut avouer tout de suite qu'il n'y a pas de justice, pas même dans l'autre monde.

—Ouvrier, vous? Quelle espèce d'ouvrier?

—Bien, ça dépend de l'ouvrage qu'il y a: je fais un peu tous les métiers. Je suis assez bon menuisier, quand je veux; un peu machiniste; au besoin je pose la pierre, la brique ou le fer dans les constructions et je travaille où ça paye, pour des entrepreneurs, pour des manufacturiers et même pour la corporation de Montréal, de Longueil ou de Lachine.

—A la bonne heure, vous êtes presque un ouvrier universel. Et vous employez bien votre temps?

—Bien, ça dépend encore: vous comprenez, quand je travaille à tant pour un certain ouvrage, ça marche, les outils en font du feu! Quand je travaille à la manufacture, à tant de l'heure, comme de raison, je ne m'échauffe pas autant, à quoi bon me tuer! Il faut trouver moyen de fumer une pipe par ci par là. Et, quand je travaille pour la corporation d'une ville, c'est alors que je suis le moins pressé, il faut bien faire durer un peu l'ouvrage, c'est si difficile d'en trouver! Ensuite, grand Saint, il ne faut pas oublier que tout le monde n'a pas une femme humble et simple comme la bonne sainte Vierge. Je ne puis pas vous expliquer pourquoi, mais la mienne a toujours quelque petit travail, quelque réparation à me faire faire pour la maison. Le soir, impossible, il fait sombre ou je suis trop fatigué. Pour avoir la paix, je fais ces petites choses-là à la manufacture, c'est si commode, il y a des outils, des machines, du bois, des clous, etc., et ça ne fait de tort à personne. N'est-ce pas bien trouvé çà, saint Pierre?

—Oui, c'est très bien trouvé quand on veut se damner, mais fort mal trouvé comme moyen d'aller au ciel. Car personne ne peut y entrer avec un sou qui ne lui appartient pas.

—Saint Pierre, vous êtes scrupuleux, je crois bien?

—Scrupuleux, vous pensez. Combien gagnez-vous à l'heure?

—Ca varie avec les travaux de 30 sous à 60 sous, je dirais.

—Bien, vous arrivez une demi-heure en retard, dans la journée, vous flânez une autre demi-heure ou vous travaillez une demi-heure pour votre femme, voilà tout de suite trois vols de 15 ou 30 sous dans une seule journée, mettons en moyenne de 50 sous. Et cela vous arrive deux ou trois fois par semaine: donc un vol d'à peu près un dollar par semaine, de 52 dollars par année et de quelques 500 dollars en 10 ans. Et vous pensez pouvoir entrer au ciel avec ça sur la conscience? C'est pour le coup qu'il n'y aurait plus de justice!

—Mon Dieu, c'est-y-vrai que c'est voler? Qu'est-ce que je vais devenir?

—Un malheureux réprouvé, si vous ne réparez pas tout ça comme votre confesseur vous le dira. De même, quand vous travaillez pour une corporation, si vous flânez, blaguez, tuez le temps une heure par jour, vous faites un vol de 30 ou 40 sous par jour, de $1.80 ou $2.40 par semaine et d'au moins $90 par année. Vous volez encore, si vous mettez du bois ou du carton à la place du cuir dans les chaussures que vous faites, des chevilles de bois à la place du ligneul, du cuir inférieur pour du cuir de première qualité, etc., etc.

... ... ... ... ... ... ... ... ...

—Voyons, saint Pierre, dit un troisième, êtes-vous bon pour les marchands, les recevez-vous promptement?

—Mon ami, ça dépend des marchands: pour les marchands honnêtes je suis doux comme du miel, mais pour les malhonnêtes, je suis sans miséricorde.

—Il faut nous entendre, grand Saint, qu'est-ce que vous appelez un marchand malhonnête?

—J'appelle ainsi tout homme qui fait de l'argent par le mensonge ou la fraude. Par exemple, un "marchand-tailleur" qui passe ses mauvaises étoffes pour des pièces de première qualité, à la faveur de la lumière du soir, qui habille ses clients avec une partie des étoffes vendues et ses enfants avec les restes, qui affirme sur son honneur que telle étoffe est pure laine, quand il sait fort bien le contraire, qui dispose ses patrons de manière à forcer son acheteur à prendre 2 ou 3 verges de plus sans nécessité réelle...

Par exemple, **un épicier** qui fraude par le poids, les mesures, les qualités des denrées, livre une certaine quantité de marchandises et en inscrit davantage dans son livre, met une bouteille de boisson forte pour la mère de famille et charge dans son livre du beurre ou des conserves...

Par exemple, **un vendeur de liqueurs** qui trafique des boissons frelatées rebatisées plusieurs fois, vend à un ivrogne avéré dont la famille est dans le besoin, vide la bourse d'un malheureux soûlard en disant qu'il en a besoin comme un autre...

Par exemple encore, un **boucher** qui vend du mouton de 2 ans, pour de l'agneau du printemps, une tranche prise dans l'épaule pour un morceau de filet, pèse seulement 13 ou 14 onces à la livre...

Par exemple enfin, un **voyageur** qui fait signer des commandes de 10, 20, 30 articles, ensuite ajoute un zéro ou deux et force à garder comme à payer le tout...

—C'est-y-bien vrai que tout ça c'est voler? Mon Dieu comme il va donc y en avoir des marchands en enfer!...

... ... ... ... ... ... ... ... ...

—Bon saint Pierre, dit un dernier curieux, vous tenez les clefs du paradis depuis si longtemps, vous savez ce qu'il en coûte d'être en service, vous devez avoir une compassion spéciale pour les serviteurs et les servantes?

—Assurément, mais à une condition: il faut qu'ils soient honnêtes; pas de pitié pour les paresseux et les fripons.

—Je vous en prie, grand Saint, ne vous fâchez pas. Y en a-t-il, pensez-vous, des domestiques voleurs?

—Pauvre ami, y en a-t-il qui ne le sont pas? Tenez, je vous laisse juge.

Un domestique consent à recevoir au nom de son maître de mauvaises marchandises pour de bonnes moyennant pourboire, utilise l'auto de son maître pour promener des filles sans honneur fume les cigares et boit les liqueurs du patron et s'approprie mille petites choses dans la maison sous prétexte que le propriétaire est riche et paye peu... N'est-ce pas là un domestique voleur...?

Une servante passe une partie de ses journées à s'ajuster ou à recevoir ses amies, mange sans permission les choses les plus délicates de la dépense, habille ses frères et soeurs sans scrupule avec les habits un peu usés qu'elle ramasse chaque jour dans la maison, nourrit une partie de sa famille sans autorisation aux dépens de monsieur, achète pour son maître et sa maîtresse avec réduction, mais leur fait payer plein prix et garde le pourcentage... N'est-ce pas une voleuse?...

—C'est-y-vrai que tout ça aussi c'est voler?...

—C'est clair. Mon ami, demandez donc à tous ceux qui prétendent vous désirer du bien, de vous parler un peu **moins des droits** des ouvriers et **un peu plus de vos devoirs**...

Et saint Pierre ferma le guichet.

---

# DANS LE MONDE CATHOLIQUE

## LE RELEVEMENT DES EGLISES RUINEES

"Les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, écrivait un jour Henri Heine, parlant du réveil futur de l'ardeur batailleuse des Germains, elles essuyeront de leurs yeux la poussière des siècles, Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques". Et un écrivain allemand s'écriait: "Je me réjouirai quand les voûtes des églises seront brisées: j'aime à être assis sur leurs ruines, semblables à l'herbe et au rouge pavot."

Cet affreux rêve de destruction est déjà partiellement une réalité. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire l'émouvante et éloquente conférence de Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, sur "le martyre d'Arras", ou encore la liste, étonnamment éloquente dans sa sécheresse de nomenclature, que M. de Sainte-Marie a dressé du vandalisme sectaire de l'Allemand. C'est par centaines qu'il énumère les églises bombardées, ruinées. Ruines d'autant plus irréparables, note Péladan dans la **Revue Hebdomadaire**, que "les églises de France avaient onze années d'abandon en 1914"; et qu' "elles en auront treize ou quatorze à la fin de la guerre".

Trésor religieux et artistique que ces églises qui ont inspiré à Maurice Barrès ses pathétiques pages de La Grande Pitié des Eglises de France. A ce double titre, elles ont droit de durer. Elles sont indispensables au génie et à la gloire de la France. Mais comment sauver ces chefs-d'oeuvre en ruines, d'abord assaillis par "quatorze années d'incurie, d'indifférence, ou de noire malice", enfin couchés au tombeau par des obus Alemands? C'est le problème qui, à l'heure actuelle, passionne en France les critiques d'art. Et dans les quelques lignes qui suivent Péladan en pose les donnés.

"La question des églises ruinées se scinde en deux parties d'une netteté parfaite: ou l'église est ancienne, c'est-à-dire artistique et historique: elle fait partie intégrante du patrimoine national et sa restauration incombe à l'Etat. Ou elle est moderne, c'est-à-dire sans intérêt artistique et historique, et son sort ne se trouve pas prévu dans la législation actuelle.

"L'Etat, en équité, doit réparer le dommage de guerre des églises comme de tout autre immeuble. Cela est de droit et de bon sens et selon le voeu des honnêtes gens.

"Mais ne serait-ce pas d'une naïveté excessive de compter sur l'union sacrée, trève apparente des partis qui finira avec la guerre, dans l'esprit même de ceux qui la pratiquent exactement?

"Peut-on ignorer l'immensité de l'oeuvre de reconstruction? Elle comprend des bourgs, des villes, presque des régions!

"Sans prévoir de mauvaises volontés sectaires ou agnostiques, le dommage atteint un tel total, les nécessités seront si multiples que les crédits manqueront, surtout pour les réfections qui ne souffrent aucun délai.

"Une conclusion s'impose, sans ambages. Il faudra que les fidèles viennent au secours des églises modernes, et que les esthètes fassent de même pour les églises artistiques.

"Cette démarcation, hélas! existe dans la loi, dans les esprits et surtout devant la bourse. Je la déplore, mais ce serait trop ingénu de l'omettre. L'union sacrée ne s'étend pas aux domaines religieux, on le verra trop tôt.

"Afin que tout ce qu'il faut soit fait, chacun payera pour son saint. Les uns pour les saints du calendrier, les autres pour les vieux maîtres d'oeuvres, qui élevèrent tant de pierres, selon la beauté.

"Même si cela se passe pacifiquement, des conflits déconcertants naîtront. Après la campagne menée pour la désaffection de Reims, on peut tout craindre.

"La plus fréquente des circonstances à prévoir partira d'une hâte légitime de rétablir la régularité, la commodité du culte.

"On élève vite une baraque en béton armé et peut-être à moins de frais, que s'il s'agit de restaurer un ancien sanctuaire d'une importance architecturale qui ne correspond plus depuis longtemps aux ressources de la commune et au nombre des paroissiens.

"Qui décidera entre la nécessité religieuse et le devoir artistique? Si la première l'emporte, la vieille église abîmée achèvera de mourir: si on veut sauver la ruine, la vie religieuse en subira un long inconvénient; et pour ne rien sacrifier de deux causes si belles, dans bien des cas, je ne vois d'autre salut que la chapelle provisoire patronnée et stipendiée par les fidèles et le temple blessé plus lentement soigné et guéri par le parti artistique.

"Les églises blessées se divisent en mourantes ou insauvables, et en blessées ou restaurables.

"L'idéal serait qu'on remît les insauvables telles qu'elles étaient: ce sera impossible, avec le prix actuel des matériaux et de la main-d'oeuvre, s'il s'agit d'un édifice de quelque dimension."

## MORT DU CARDINAL SEVIN

Le cardinal Hector-Irenée Sevin, archevêque de Lyon, est décédé vendredi à l'âge de soixante-quatre ans.

Le cardinal Sevin était né à Simandre, diocèse de Belley, le 22 mars 1852; il fit ses études à Meximieu, à Belley et à Brou; il devint sous-directeur de l'Institution des Sourds-Muets, à Bourg, en octobre 1875. Ordonné prêtre le 10 juin 1876, il enseigna le dogme en 1876 et devint directeur du Séminaire en 1888; nommé chanoine titulaire en 1891, il dirigea les maisons d'éducation et les conférences ecclésiastiques.

Vicaire-général en 1904 et en 1906, il fut élu évêque de Chalons, le 11 février 1908; il a pris possession de son siège le 19 mars. Il fut promu archevêque de Lyon au consistoire du 2 décembre 1912, succédant au cardinal Couillé.

Il a été créé cardinal par le Pape Pie X au mois de mars 1914.

## NEW-YORK VILLE PAYENNE

L' "Open Air Evangelical Committee of the National Bible Institute" a découvert que dans New-York, 2,900,000 personnes ne pratiquent pas. Cette affirmation est basée sur le recensement de 1910. Des 4,766,000 habitants de New-York à cette époque, 1,250,000 sont des catholiques pratiquants, 200,000 sont des Juifs fréquentant leurs synagogues et 325,000 sont des protestants assistant aux offices de leurs temples. Les autres, conclut ce comité, ne pratiquent pas.

Commentant ces statistiques qui lui paraissent assez exactes, l'**America** affirme que, si l'on doit juger New-York de par le nombre de ses habitants pratiquant un culte, il n'existe pas le moindre doute que la grande métropole américaine doive être classée comme une ville payenne. N'était la force du catholicisme dans New-York, la situation y serait absolument désespérée.

## C'ETAIT UN FAUX

Les journaux ont récemment publié une prétendue réponse du cardinal Mercier au gouverneur von Bissing. Le ton en était tel que le document semblait à ce moment de provenance douteuse et nous ne le mentionnâmes pas. Et nous eûmes raison, car maintenant l'Association Catholique de la Presse nous apprend que le Vatican possède aujourd'hui la preuve que ce document était un faux de la première ligne à la dernière.

---

## L'ART DE BIEN DIRE SON CHAPELET

Anna est pieuse, elle est enfant de Marie, elle a dix-huit ans, elle aime Céline qui en a quinze, et elle s'est mis dans la tête d'apprendre à son amie **l'art de bien dire son chapelet.**

* * *

C'est la veille de l'ouverture du mois du Rosaire. Dans une chambrette solitaire, toutes les deux se sont agenouillées aux pieds d'une statue de la Vierge

—Attention! dit Anna. En vingt minutes je vais te faire faire ton noviciat. Demain tu seras professe!

Et d'abord, ton chapelet est-il rosarié?... Si oui, tu vas pouvoir gagner une multitude d'indulgences... Si non, fais-le rosarier le plus tôt possible, sous peine de passer bien des étés dans le purgatoire.

—Mon chapelet est rosarié, dit Céline.

—C'est bien! reprit Anna. Il faut avoir l'intention de gagner toutes les indulgences attachées à ton chapelet, et les appliquer aux âmes du purgatoire. Ces pauvres âmes nous rendront cela au centuple quand elles seront dans le paradis... Veux-tu? ce soir, tu appliqueras les indulgences à ta bonne maman qui s'en est allée; moi, je les appliquerai à mon cher père qui m'a laissée, lui aussi... Demain, nous penserons à d'autres, après-demain à d'autres, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous ayons parcouru le cercle entier de nos parents et de nos amis défunts... Réglé; commençons.

Au nom du Père... Maintenont, une belle petite prière pour se recueillir, se mettre en la présence de Dieu, de toute la cour céleste, tous les justes de la terre: "Je m'unis à tous les saints... à toutes les âmes fidèles... Je m'unis à vous, mon Jésus..." Bon! nous voilà en bonne compagnie...! Notre chapelet va faire une jolie musique avec toutes ces voix-là! Nos petites voix à nous vont se fondre dans le concert total et bénéficier de l'harmonie de l'ensemble... Je crois en Dieu... Notre Père... Je vous salue, Marie... Mais, Céline, où es-tu?

—Hélas! dit Céline; je divague déjà... Je rêvais que je montais en voiture...

—Descends de voiture, mon amie, reprit Anna. Nous commençons la première dizaine. Rappelle-toi que, pour gagner les indulgences du Rosaire, il faut fixer son attention, au moins un instant, sur un mystère de la vie de Notre-Seigneur. Aujourd'hui dimanche, nous allons prendre les mystères glorieux. Premier mystère: la Résurrection... Fixons notre regard sur Jésus-Christ sortant du tombeau...

Et maintenant, une intention particulière pour cette première dizaine... Commençons par nous-mêmes et demandons, avec la vertu correspondant au mystère, la grâce dont nous avons spécialement besoin. Notre Père... Je vous salue, Marie... Pauvre Céline, je parie que te voilà encore distraite?...

—Hélas! dit Céline, j'ai pris un bateau, j'ai traversé l'Océan et me voilà rendu en Amérique!...

—Reviens d'Amérique, ma chère... Deuxième mystère glorieux... Recueillons-nous une seconde aux pieds de Jésus montant au ciel... Intention particulière pour cette seconde dizaine: nos parents et nos amis vivants.. le bien de leur corps et le bien de leur âme... Notre Père... Je vous salue, Marie... Eh bien, Céline, cela marche, n'est-ce pas?

—Hélas! dit Céline, cela marche trop! Voilà mon esprit qui se sauve dans les nuages!...

—Descends tout doucettement des nuages... A genoux dans le Cénacle, ma chère, aux pieds de Jésus envoyant l'Esprit-Saint à ses apôtres... Intention particulière: nos parents et nos amis défunts... N'oublions jamais de donner une dizaine à nos chers morts... Notre Père... Je vous salue, Marie... Ma pauvre Céline, où es-tu rendue?

—Hélas! hélas! me voilà montée dans la lune!

—Ne te tourmente pas, mon amie... Encore une seconde d'arrêt et recueillons-nous aux pieds de la sainte Vierge, emportée triomphalement dans le ciel: quatrième mystère glorieux... Et maintenant, au large, ma chère, au large! Nous avons fait le tour de nous-mêmes, le tour de nos parents et de nos amis. Faisons le tour de notre paroisse, de notre diocèse, de l'Eglise: prions aux intentions de notre bon Curé, de Monseigneur l'Evêque, de Notre Saint-Père le Pape, pour l'épanouissement de toutes les bonnes oeuvres, le triomphe de toutes les saintes causes, la persévérance de tous les justes... Notre Père... Je vous salue, Marie... Hé quoi! Céline, tu es toujours dans la lune?

—Hélas, dit Céline; tout allait bien jusqu'au troisième Ave Maria. A partir du quatrième, tout a été perdu. En un instant, je me suis vue transportée aux bains de mer!

(A suivre sur la page 6)

# Autour de la Ferme



## PATURAGE

Est-ce qu'on trouverait beaucoup à redire de moi si j'allais répéter que le plus grand revenu qui revient au cultivateur, de ses animaux, n'est pas le lait, et encore moins la viande, mais bien l'engrais de ses terres?

Parle-t-on d'ensemencer un terrain pour pâturage, on voudrait trouver un morceau de terre basse qui ne pourra jamais être semé en grain, et conséquence, on cherche une semence qui produirait une herbe qui ne se détruirait jamais.

Veut-on acheter une terre, on s'inquiète d'y trouver une partie haute pour le grain et une coulée, des terres basses pour le pâturage, c'est-à-dire qu'on en revient toujours à la vieille routine, un pâturage perpétuel avec une terre haute déjà détériorée ou à appauvrir par une culture de grain sur grain, jusqu'à ce que ruine s'en suive.

Nous avons beaucoup parlé de rotation. C'est le temps ce printemps de mettre à exécution vos projets de l'hiver dernier.

Avez-vous un terrain qui commence à perdre de sa force? C'est celui-là qu'il vous faut choisir comme pâturage. Entendu, je n'ai pas dit un terrain complètement ruiné. Il n'est plus bon à rien, vous le mettez en guérêt d'été.

Votre autre terrain, avant qu'il se détériore trop, semez-le en grain de foin mêlé à une semence d'avoine ou d'orge que cette année vous mettez un peu moins forte pour laisser place à vos tiges de foin; l'année prochaine vous aurez un pâturage, vos animaux y trouveront une nourriture saine et après deux ou trois ans vous aurez un terrain complètement restoré qui pourra vous donner une ou deux récoltes de blé, une couple de récoltes d'avoine ou d'orge pour ensuite revenir au pâturage et continuer toujours le même système; c'est là cette rotation réputée absolument nécessaire pour la conservation des terres.

### Quel foin faut-il semer?

Le mil désèche la terre, donne un pauvre rendement en foin et un maigre pâturage. Le "Broom Grass" mêlé avec le "Western Rye Grass" moitié par moitié, c'est-à-dire 7 livres de chaque espèce par acre, ferait une très bonne prairie. On fait ce mélange parce que ces deux foins se complètent l'un l'autre et ils sont plus faciles à sécher.

Pour un pâturage permanent comme ceci arrive pour les terres basses que l'on n'espère pas semer en grain, le "Broom Grass" ferait à merveille. Ce que l'on craint du "Broom Grass", c'est qu'il soit difficile à détruire, car on le dit cousin germain du **chien dent.**

Cependant plusieurs prétendent que dans le cas d'une prairie qu'on veut détruire, on n'a qu'à casser le terrain aussitôt après avoir coupé le foin, puis faire le relevage vers le 15 octobre. De cette façon on ne voit plus reparaître de foin dans le grain.

Quand on sème le "Broom Grass" ou "Rye Grass" l'un sans l'autre, seul ou avec de l'avoine, on doit mettre 14 livres à l'acre. On peut faire venir ces graines de Steele Briggs, 221 rue Market, à raison de 15 à 18 sous la livre. On peut les semer à la main ou à la machine "Cyclone Broadcast", après avoir semé le grain, ou encore en le mêlant avec le grain pour le semer avec le semoir ordinaire.

La luzerne ou le trèfle d'odeur mêlés avec ces grains de foin donneraient un très bon résultat. Cependant il faut bien connaître la manière de traiter ce dernier avant de s'en servir.

**N.-C. JUTRAS, ptre.**

## LES GRAINS

**Blé—**

| | |
|---|---|
| No 1 Nord | 117¾ |
| No 2 Nord | 115¼ |
| No 3 Nord | 111¼ |
| No 4 | 107½ |
| No 5 | 99½ |
| No 6 | 92½ |
| Fourrage | 85½ |
| No 1 Rejeté | 112 |
| No 2 Rejeté | 110 |
| No 3 Rejeté | 104 |
| No 1 Tough | 112 |
| No 2 Tough | 109¾ |
| No 3 Tough | 105¾ |
| No 1 Sale | 109 |
| No 2 Sale | 107 |
| No 3 Sale | 103 |

**Avoines—**

| | |
|---|---|
| No 2 C W | 46⅞ |
| No 3 C W | 45⅛ |
| Extra No 1 Fourrage | 45⅛ |
| No 1 Fourrage | 44⅜ |
| No 2 Fourrage | 43⅝ |

**Orge—**

| | |
|---|---|
| No 3 | 66 |
| No 4 | 61½ |
| Rejeté | 57 |
| Fourrage | 57 |

**Lin—**

| | |
|---|---|
| No 1 N W C | 168 |
| No 2 C W | 165 |

## LE MARCHE BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

**Boeufs—**

| | |
|---|---|
| Premier choix | $7.75 à $8.00 |
| Bon choix | $7.50 à $7.75 |
| "Feeders" | $6.75 à $7.25 |
| "Stockers" | $6.85 à $7.00 |
| Moyens | $5.00 à $5.50 |

**Boeufs (Oxen)—**

| | |
|---|---|
| Premier choix | $5.00 à $5.50 |
| Bons | $4.25 à $4.75 |
| Moyens | $3.90 à $4.10 |

**Taureaux—**

| | |
|---|---|
| Premier choix | $5.00 à $5.25 |
| Moyens | $4.25 à $4.75 |
| Légers | $3.50 à $4.50 |

**Vaches—**

| | |
|---|---|
| Premier choix | $6.50 à $7.25 |
| Bon | $5.00 à $5.25 |
| Ordinaires | $4.25 à $4.75 |
| Conserve | $2.50 à $3.10 |

**Génisses—**

| | |
|---|---|
| Premier choix | $6. 75 à $7.75 |
| Bon choix | $6.00 à $6.50 |
| Bon | $5.50 à $6.00 |
| "Stockers" choix | $6.25 à $6.75 |
| "Stockers" | $5.00 à $5.50 |

**Veaux—**

| | |
|---|---|
| Choix, 125 à 225 liv. | $8.25 à $8.75 |
| Moyens | $7.25 à $8.25 |
| Lourds | $5.75 à $6.50 |

**Cochons—**

| | |
|---|---|
| De choix | $10.75 à $11.00 |
| Truies | $7.00 à $8 00 |
| Légers, 110 à 140 liv. | $8.25 à $8.75 |
| Légers, 110 et moins | $8.00 à $8.50 |

**Brebis—**

| | |
|---|---|
| Grasses | $6.50 à $7.00 |
| Moutons, choix | $7.00 à $8.00 |

## LES PRODUITS

**Patates—**

| | |
|---|---|
| Man., lots de 10 minots. Le minot | $ .90 |
| C.-B., lots de 10 minots. Le minot | 1.10 |
| Au char, f.o.b., Wpg. Le minot | .75 |

**Beurre de crèmerie—**

| | |
|---|---|
| Moulé. Aux détailleurs | .34 |
| Mon. (Solids). Prix des fabriques | .31 |

**Beurre (Dairy)—**

| | |
|---|---|
| No 1 | .21 |
| No 2 | .19 |
| No 3 | .17 |

**Oeufs—**

| | |
|---|---|
| No 1 frais | .19½ |

**Farines—**

| | |
|---|---|
| No 1 "patents", 98 liv. | 3.30 |
| No 2 "patents", 98 liv. | 3.17½ |
| No 3 "patents", 98 liv. | 3.05 |

**Issues de blé et avoine roulée—**

| | |
|---|---|
| Sac de 80 livres | 2.10 |
| Son, en sacs, la tone | 19.00 |
| Gru | 20.00 |
| Avoine cassée. La tonne | 27.00 |
| Avoine et orge. La tonne | 26.00 |

**Foin—**

| | |
|---|---|
| No 1 naturel. La tonne | 14.00 |
| No 2 Naturel. La tonne | 13.00 |

## L'HYGIENE A LA FERME

### Pour vivre vieux

Je crois tout à fait hygiénique de consacrer un article à parler des drogues patentés.

Il y a quelque dix ans quand mon ami Pat... un brave Irlandais avec qui j'avais de nombreuses discussions politiques et nationales, se sentait acculé dans ses derniers retranchements, il me jetait à la figure sa plus dangereuse grenade: you are a French pea soup, (vous êtes un mangeur de soupe aux pois). Je ne prétends pas discuter les goûts et je sais parfaitement que mon ami Pat aime beaucoup la soupe aux pois, surtout quand elle est apprêtée par une bonne Canadienne française. Mais depuis Pat a vieilli, il a vu, il a observé, et l'an dernier dans une rencontre analogue, il me lança sans sourciller que j'étais un mangeur de pilules. C'est que Pat, qui est très intelligent, s'est aperçu qu'aujourd'hui nous mangeons trop de pilules et pas assez de pois.

Il faudrait donc croire que le Bon Dieu nous a créés et mis au monde pour nous nourrir de pilules et non pas de fruits de la terre.

Quelle est donc la cause de cet engouement pour les remèdes brevetés? Tout simplement les annonces à grande réclame. Nos grands quotidiens sont remplis de ces annonces à cures merveilleuses. Toutes les compagnies ou particuliers qui annoncent ainsi, se font d'immenses revenus tout en dépensant des sommes fabuleuses en annonces. Qui paye tout cela sinon le public bon enfant? Il y en a pour tous les goûts et pour guérir tous les maux, pour faire engraisser les maigres, pour faire maigrir les gras. Et chose consolante pour ceux et celles qui n'ont pas été bien pourvus par la nature, il y en a même pour donner un beau teint et une belle prestance. Quels grands bienfaiteurs de l'humanité! Chose remarquable, chacun de ces remèdes, pris en particulier, guérit toutes les maladies. Et dire qu'avec tout cela on n'a pas encore réussi à ébrècher la faux de dame la mort! Mystère pour le public mais non pour les fabricants de remèdes patentés qui eux connaissent la valeur de leurs drogues.

Certaines compagnies, plus organisées, font mieux que cela.

Elles vont relancer les individus jusque dans leurs maisons, à l'aide de correspondances qu'elles ne cesent qu'après avoir saigné leurs victimes de quelques piastres et même de jolies sommes. Malheur à celui qui répond à la première lettre s'informant de sa santé! Il aura le même sort que notre grande-mère Eve dans le paradis terrestre, pour avoir répondu au serpent. Il est certain qu'on ne tardera pas à le convaincre qu'il faut quelques boites de pilules, ou bien une ceinture électrique, qui coûte d'autant plus cher que la maladie est plus grave, et le pauvre malheureux, pour avoir été trop curieux, videra sa bourse et restera avec son mal, si toutefois il en a. Et c'est ainsi que ces gens vivent grassement en exploitant la crédulité du public.

Résultat pratique c'est que dans un grand nombre de maisons on trouve une étagère garnie de toutes sortes de drogues: pilules pour guérir les maladies de foie, les maladies de rognons; tablettes merveilleuses pour guérir la constipation, à simple condition d'en prendre tous les jours en augmentant la dose au besoin, ce qui est très pratique pour le fabricant, sirop calmant pour empoisonner bébé à petites doses quand ce n'est pas d'un seul coup comme cela arrive assez souvent, pommade infaillible contre le catarrhe pourvu qu'on s'en serve du premier janvier à la Saint Sylvestre, liniments pour frotter tout ce qui fait mal, cachets contre la migraine, etc., etc. Et tout cela s'emploie à tort et à travers, souvent au détriment de la santé, si bien que lorsqu'on a tout passé la kyrielle, il faut aller consulter le médecin qui eût pu au début tout remettre à point par un simple conseil, au risque de passer pour un imbécile, car nos gens ont une telle confiance aveugle dans la drogue que le médecin qui veut prescrire un régime approprié, c'est-à-dire une cure sans remèdes, risque sa tête à tout coup, sinon sa tête au moins sa clientèle. Surtout depuis quelques années où la mode s'est répandue de vivre en exploitant la crédulité du prochain, ce champ d'exploitation s'est agrandi considérablement, même au détriment du plus élémentaire bon sens. A tel point qu'on se demande si les lanceurs de certaines préparations ne sont pas de ces êtres qui croient tout le monde imbécile.

Dire qu'il ne faut jamais de remèdes ne serait pas vrai. Pour un médecin ce serait une hérésie. Mais je prétends que la moitié au moins de toutes ces drogues se dépense inutilement pour des troubles ou des malaises qui pourraient se guérir par un simple changement dans l'alimentation, dans la manière de vie ou autrement. Et pour l'autre moitié, qui se dépense dans les cas où il y a maladie réelle, elle a toutes les chances possibles de porter à faux et d'aggraver le cas plutôt que de le guérir. Nous rencontrons certains mangeurs de drogues épatants.

Un brave homme se présente tout effaré à l'office d'un confrère. Docteur, dit-il, c'en est fait de moi! Et avec la franchise que donne la vision prochaine de la mort, il fait la confession suivante:

Grand travailleur et fort mangeur il avalait à la hâte depuis plusieurs années, trois gros repas de viande par jour, autant qu'il pouvait en entrer, suivant son expression. Jamais une goutte de lait ni une parcelle de légumes. Après chaque repas une pilule pour la digestion, dans l'avant-midi un cachet contre le mal de tête, dans l'après-midi deux tablettes contre les brûlements d'estomac et le soir au coucher trois ou quatre pilules contre la constipation. Mais les rognons surmenés par un semblable régime protestaient à leur manière, en donnant les douleurs aux reins. En retour d'une jolie somme notre homme reçoit une ceinture électrique qu'il porte pendant un an sans guérison. Une annonce d'Oxydonor lui tombe sous les yeux. C'est le salut! Et comme un forçat enchaîné à son boulet notre malade pendant six mois couche avec Oxydonor attaché au pied. Toujours des douleurs. Mais voici les "Gin Pills" qui, en retour de quelques sous, lui promettent guérison. Ce n'est pas de refus. Mais, o malheur! notre homme, libéral convaincu pour qui le bleu est une épouvantail, quelques heures après avoir avalé une Gin Pil, s'aperçoit que son urine est bleue. Plus de douleur possible, c'est la mort! Aux grand maux les grands remèdes! Il faut voir le médecin qui dans le cas fut le confrère qui me raconta la chose. Homme très renseigné, il put convaincre son patient qu'il n'y avait pas maladie réelle et qu'un changement de régime règlerai tout le cas. Le bleu disparaît avec les Gin Pills, les douleurs s'en allèrent et depuis notre homme jouit d'une excellente santé et ne prend plus de drogues. Combien de piastres sauvées et d'angoisses évitées si cet homme se fût renseigné de suite au lieu d'ajouter foi aux annonces!

Je vois plusieurs lecteurs qui me regardent avec des yeux furieux voulant dire: Le docteur méprise les remèdes patentés pour nous vendre les siens. Ne me mettez pas la corde au cou trop vite.

Si je voulais mousser mon commerce je mettrais sur les journaux une annonce flamboyante "Médecin guérissant de tous les maux" et ce ne serait pas vrai, pas plus que pour les pilules miraculeuses.

J'ai voulu tout simplement vous faire comprendre qu'on use et abuse de drogues sans nécessité. Mieux que cela je dirai que si on venait trouver le médecin avec l'idée faite que ses avis valent quelque chose, dans nombre de cas celui-ci pourrait guérir sans avoir recours à la drogue.

**Joseph I. Pageau, M.D.**



## LES QUATRE VOLONTAIRES

X..., mars 1916.

Ce n'est qu'un épisode, un simple épisode de la grande bataille qui se déroule devant Verdun, mais il mérite d'être connu, car il montrera une fois de plus avec quel héroïsme superbe nos soldats admirables savent faire le sacrifice de leur vie.

Le voici, tel qu'il me fut raconté par un capitaine d'infanterie coloniale.

La compagnie commandée par cet officier venait de remplacer dans les tranchées situées au nord de X... des troupes qui, depuis trois jours, se battaient sans arrêt. La relève avait pu s'effectuer, la nuit assez facilement, mais les marsouins étaient à peine installés dans leurs nouveaux abris que les Allemands commencèrent à cribler de mitraille toute la région où ils se trouvaient. Avec le jour, le bombardement redouble encore de violence, et l'officier s'aperçut bientôt que l'ennemi préparait un sérieuse attaque d'infanterie. Immédiatement il voulut prévenir l'état-major dont il dépendait et qui se trouvait à X..., dont il n'était séparé que par cinq ou six cents mètres. Seulement, à ses appels téléphoniques, personne ne répondit. Le fil le reliant au village avait été coupé par un éclat d'obus. Coûte que coûte, il lui fallait cependant informer ses chefs de ce qui se passait. Rapidement, il écrivit quelques lignes sur l'une des pages de son carnet; mais, au moment d'appeler un homme pour le charger d'aller porter le papier qu'il venait de plier, il hésita.

Tout le terrain s'étendant dans la direction de X... était, en effet, balayé par les projectiles allemands. Il était impossible de traverser cette fournaise. C'était donc à la mort qu'il allait envoyer celui dont le nom sortirait de ses lèvres.

Ce nom, il ne le prononça pas. Il préféra crier:

—Un volontaire pour aller à X...

Dans le même instant, quatre hommes se présentèrent. Lequel allait-il choisir? Mais le plus jeune insista pour partir

Agile, il escalada la tranchée d'un bond, et, en courant, se dirigea vers la route Anxieux, l'officier le regardait s'éloigner. Autour de ce brave, les obus tombaient de tous côtés. Il était entré dans un fossé et avançait en rampant. Parfois, allongé à terre, il restait quelques secondes immobiles, puis il reprenait sa marche Arriverait-il? Il avait déjà franchi environ deux cents mètres quand l'officier poussa un cri. Son homme venait de disparaitre, écrasé, déchiqueté par un obus.

—Il est touché? questionna un des trois autres volontaires Alors, c'est mon tour.

Tranquillement, avec un sang-froid magnifique, le marsouin glissa dans sa poche le feuillet de papier que lui tendait son capitaine, et il s'éloigna. Au lieu de s'approcher de la route, il s'engagea dans les champs. Il marchait sur les genoux, en recherchant les obstacles susceptibles de l'abriter; pourtant, il n'alla pas loin. A quatre-vingts mètres de ceux qu'il venait de quitter, un éclat d'obus lui ouvrit la tête.

Mais, pendant ce temps, les deux derniers volontaires, qui étaient restés auprès de leur capitaine, s'étaient mis d'accord pour désigner celui d'entre eux qui partirait le premier, en cas de non réussite de leur camarade. Aussi, le capitaine n'eut-il qu'un signe à faire, et un troisième homme — un troisième héros — sortit de la tranchée.

Les obus tombaient toujours par rafale. Des trous énormes s'ouvraient dans les champs, un déluge infernal de fer criblait la plaine. Néanmoins, le marsouin n'avait pas eu la moindre hésitation. Il marchait, à peine courbé, droit devant lui, et la mitraille semblait vouloir l'épargner. Il avançait vite quand, soudain, il s'écroula comme une masse. On sut plus tard qu'il avait été atteint par une balle perdue.

Nerveux, le capitaine, en constatant que tout l'héroïsme de ses hommes était inutile, poussa un juron de colère.

Mais le dernier volontaire était devant lui et attendait un ordre.

"Va!" lui dit-il...

Celui-ci devait traverser la fournaise. Vingt fois, son chef le crut également tué, car, durant des minutes interminables, il restait sans bouger. Couché dans un des fossés de la route, il glissait en s'aidant des pieds et des mains. Durant plus de quatre cents mètres il avança dans ces conditions, puis, brusquement, il se leva, se plaça son sac sur la tête et, d'une allure folle, s'élança vers le village.

"Jamais m'assura l'officier qui me fit cet émouvant récit, je n'oublierai le calme splendide de ces hommes. Ils savaient qu'ils allaient à la mort et ils me quittèrent tous en souriant et sans manifester la moindre appréhension. Leur héroïsme ne sauva pas seulement ma compagnie, qui, si elle était restée isolée, eût été fatalement décimée, mais les renseignements que j'avais fait porter à mes chefs nous permirent de nous préparer et, quand l'attaque de l'infanterie allemande se déclancha devant Z..., elle fut arrêtée net par notre artillerie."

**Paul Erig.**

# EN PROVINCE

## LE PAS

Depuis le 1er octobre 1915, il a été expédié au Pas pour $250,000 de valeur en fourrures.

• • •

M. et Mme O. Desrosiers, de Setting Lake, sur la ligne du chemin de fer de la Baie d'Hudson, sont en ville en ce moment. Mme Desrosiers doit aller passer quelques mois en visite chez les parents de son mari qui demeurent dans l'Alberta.

• • •

MM. A. Taillon, C. Bernard, J.-B. Godin, François Bonnet, Paul Gagnon et O. Rochon sont partis, mardi, en bateau à gasoline pour Saint-François, rivère Carotte. M. A. Taillon va passer la semaine sur son ranch, MM. C. Bernard et Godin vont construire sur leur homestead, et MM. Bonnet, Gagnon et Rochon vont visiter les terrains.

• • •

Le souper donné, lundi soir, par les dames de la Société de Bienfaisance, N. D. S. C. pour le soutien de notre école séparée, a été un véritable succès. Ces dames sont enchantées du résultat obtenu. elles ont fait la jolie somme de $82.55.

Le souper fut donné sous l'habile direction de la présidente, Mme A. Taillon. Mmes P. Cuillerier, Broderick et D.-F. de Trémaudan faisaient partie du comité de réception.

La partie musicale fut excessivement bien rendue par MM. G. Lafontaine, J. Laplante et Bystedt, violonistes, et par Mme O. Landry et M. W. Lafontaine, pianistes.

Les tables étaient servies par Mmes G. Dupas, L. Allard, J.-M. Poirier, A. Landry et J. Baril, et Miles Suzannes Ogier, Berthe Tourigny et McGinnis.

Les dames qui servaient à la cuisine étaient Mmes J.-B. Pelletier, Pascal Ducharme, L.-P. Taillon, P. Rocher et Thorn.

Ces dames ont servi plus de 200 convives. Un grand nombre de nos frères séparés ont pris part au souper, ce qui démontre clairement qu'ils ne sont pas tous des fanatiques.

• • •

La fête de Pâques fut célébrée dans l'église catholique du Pas d'une manière grandiose. L'autel richement paré était décoré avec un goût exquis. Le choeur de chant, sous l'habile direction de M. J. Demeules et de Soeur Senné, avait exercé la messe Bordelaise en partie qui fut très bien rendue.

• • •

MM. Bonnet et Rochon sont revenus de Saint-François, rivière Carote, samedi. M. F. Bonnet vient chercher la planche nécessaire pour construire sa maison, car c'est son intention d'établir sa famille sur son homestead cet été. M. P. Gagnon est resté sur son homestead pour construire sa maison, car il s'attend à faire venir sa famille sous peu, probablement en même temps que la famille de M. Bonnet.

• • •

M. Gathefly, l'arpenteur du gouvernement qui divise les terrains de la rivière Carotte, dit que où il divise en ce moment, à environ 25 milles d'ici, se trouve les plus belles terres qu'il ait jamais vu.

• • •

Le détachement Vikings du Pas du 197me Bataillon, a paradé dans les rues de la ville, samedi de la semaine dernière et mardi, pour commémorer la bataille de Saint-Julien, 1915.

• • •

### Naissances

A M. et Mme J. Demeules, un fils né mercredi.

A M. et Mme Alexandre Ducharme, un fils né la semaine dernière.

Au Dr et Mme Stephanson, un fils né la semaine dernière.

D.-F. de Trémaudan.

## SAINT-LEON

La grande question de l'avenir de notre race, en ce pays qui est nôtre tout aussi bien qu'il est aux Anglais, la défense de nos droits niés et violés par le fanatisme boche de nos gouvernants actuels, ont chez nous autant d'amis qu'il y a de paroissiens, et, vous pouvez le croire, ce sont des amis sincères et actifs, décidés à suivre le mot d'ordre de notre archevêque qui a retenti d'un bout à l'autre de la province: "Jusqu'au bout!" Je n'en veux aujourd'hui pour preuve que l'unanimité avec laquelle tous nos habitants, pères de familles et jeunes gens de 18 ans, ont souscrit à l'appel fait par l'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba.

La paroise ne compte, il est vrai, qu'une cinquantaine de familles; mais tous, à part une ou deux exceptions qui se raviseront peut-être un jour, ont généreusement et avec empressement versé leur piastre pour les fonds de l'Association.

C'est la Société de Saint-Jean-Baptiste qui s'est mise en tête de la collecte, et notre R. P. Curé a pu envoyer une belle liste de 78 souscripteurs, avec un premier versement de $45, le reste devant suivre sous peu.

On pourait rappeler ici que la paroisse de Saint-Léon fut déjà une des premières à manifester sa sympathie à l'Association d'Education des Canadiens français d'Ontario, à laquelle elle adressa, avec l'expression de ses voeux les plus ardents, une souscription de cinquante piastres pour l'encourager dans son admirable lutte pour la revendication des droits scolaires.

• • •

Le printemps ramène quelques visiteurs dans notre localité enchanteresse. M. Joseph Dion, qui était en visite chez son beau-frère, M. Omer Leblanc, a décidé de fixer son séjour parmi nous et d'y amener sa famille. Il a acheté un quart de section qui appartenait à un Anglais, à un mille au sud de l'église. Plusieurs autres belles terres sont à acheter dans la même région, en d'assez bonnes conditions. C'est le temps pour ceux qui veulent en profiter. Nous espérons que M. Dion aura bientôt d'autres imitateurs qui, comme lui, achèteront de quelques bons Anglais ces terres qui depuis longtemps devraient nous appartenir.

• • •

### Baptêmes

Joseph-Paul- Norbert Lafrenière; parents: Thomas Lafrenière et Hélène Moreau.

Joseph-Cécil-Emilien Labossière; parents: Théobald Labossière et Marie Moreau.

En tout, huit baptêmes depuis le commencement de l'année. Tous ces enfants ont reçu, comme premier nom, le nom de Joseph ou de Marie, ce qui prouve la fidélité des familles canadiennes aux bonnes traditions.

## BROAD VALLEY

A la suite de l'information parue, ces jours derniers, dans le **Telegram**, concernant la destruction complète d'une famille française par une bande de Galiciens et la formation d'une armée de 300 Autrichiens qui s'apprêtent à prendre Broad Valley et ensuite marcher sur Winnipeg, je dirai que le reporter du **Telegram** a été insuffisamment renseigné, sans quoi il aurait appris à ses lecteurs que la même bande, ayant envahi l'habitation du père Delpot, y a commis toutes sortes de déprédations et s'est retirée après avoir jeté la mère Delpot par la fenêtre. De là, ils se sont dirigés vers l'ouest pour tendre la main à une importante force navale austro-allemande qui venait d'apparaître sur le lac Laloutre.

Les vaisseaux de guerre, après s'être emparé de vive force, d'une section de la chaussée de castors et de plusieurs buttes de rats musqués pour leur servir de base navale, se sont retirés au large pour attendre des ordres de Berlin.

Nos lecteurs nous excuserons de ne pas leur donner plus de détails, la censure étant inflexible pour les opérations de guerre de cette importance.

• • •

Le moulin à scie de M. Edmond Poirier, dirigé par M. Jos. Poncelet, vient de fermer après une bonne campagne d'hiver. Ce moulin, qui fonctionne depuis deux hivers, est une bonne aubaine pour nos colons qui trouvent là, à leur portée, tout ce qui leur est nécessaire pour construire leurs bâtisses.

• • •

M. Albert Morissette est de retour de Saint-Boniface, où il a été assister à la naissance de son premier bébé, un superbe garçon. Heureux papa.

• • •

Enfin, la paix est faite au sujet de l'école. L'assemblée du 25 avril, que l'on prévoyait orageuse, a été très calme et s'est terminée par la victoire des partisans de l'école au sud du district.

A la dernière réunion pour le choix du site, les partisans de l'école au centre du district l'avaient emporté par 10 voix contre 7 pour le sud. Une campagne fut entreprise par les sudistes, prétextant que les homesteads du nord n'étant pas encore habités, la population actuelle se trouvait presque toute au sud. Lettres et pétition furent envoyés à M. l'inspecteur d'école, qui conseilla de faire une assemblée spéciale et définitive pour trancher la question. Cette dernière eut lieu le 25 avril et cette fois-ci, les sudistes l'emportèrent par 11 voix contre 2 pour le centre.

Au plus fort de la tension entre les deux partie adverses, un habitant, pour ramener le calme dans les esprits, avaient proposé la construction d'une école roulante qui aurait changé de place tous les mois, un mois au sud, un mois au centre. Ce sage avis ne fut pas écouté.

L'école sera donc au sud du district, sur la terre de M. Félix Hébert, qui est ravi de la chose, car étant seul, il aura le voisinage de la maîtresse d'école.

Ainsi se termine cette question de site qui a tant fait parler et écrire, et qui a fait dépenser plus d'encre au secrétaire que les enfants n'en dépenseront pendant une année.

Le Parigot.





## SAINT-GEORGES

Le 28 mars fut chanté un service pour le repos de l'âme de Clara, fille de M. et Mme Adrien Vincent, décédée à Transcona. Elle était secrétaire de la Congrégation des Enfants de Marie. Ses compagnes congréganistes ont déposé sur sa tombe, une belle couronne et ont offert un bouquet spirituel.

• • •

Cet hiver dame La Grippe a fait sa grande visite septennale. Elle s'est montrée d'une sévérité extraordinaire et gare à ceux qui ne lui ont pas fait bon accueil et tenu compagnie, lors de sa première visite!...

• • •

Le dimanche des Rameaux. Pâques fleuries! Heureuse coïncidence: M. et Mme Fortunat Vincent ont fait baptiser une fille, sous les noms de Marie-Jeannette-Clara. Parrain et marraine: M. Ovide Papineau et Mme Georgine Rioux.

• • •

La Semaine Sainte a été plus triste que d'habitude. Tous les gens de l' "autre bord" de la rivière n'ont pu venir aux offices, à cause de la débâcle, qui battait son plein.

Le dimanche de Pâques, la rivière était libre, et tous ont pu traverser sans craindre les "iceberg", comme l'on dit en français.

La débacle de la rivière s'est opérée sans causer de dommages. Quelques pagées de clôture ont bien été emportées, voire même le quai de M. le Curé! Mais heureusement que le dit quai "eut une bonne idée", d'aller s'échouer dans une baie, d'où quelques personnes le ramenèrent à la pointe.

• • •

Mme Phydime Papineau est revenue de l'hôpital, où elle a subie une opération assez grave. M. Sergius Dupont est allé suivre un traitement à l'hôpital. Le Rév. Père Camper, o.m.i., est dangereusement malade à Fort Alexandre, où il était venu prêcher les retraites de Pâques. Lorsque Saint-Georges était desservi de Fort Alexandre, plusieurs ont eu l'avantage d'apprécier le dévouement de ce bon Père missionnaire. A tous ces malades, nous souhaitons un prompt rétablissement.

• • •

M. Philibert Vinet nous a quitté avec sa famille pour s'établir à Saint-Claude. M. Eusèbe Martel est revenu des mines de Bad Throat, et Henri, son fils, est parti pour faire les semences et récoltes, au pays des prairies.

France Victoire.

## MARIAPOLIS

Nous te saluons beau mois de mai qui donne des feuilles aux arbres, des chansons aux oiseaux, la verdure aux prairies, l'onde riante au ruisseau, la tendresse de la mère à l'enfant pieux.

• • •

Les premières clartés du premier jour de ce beau mois de Marie saluèrent avec fierté M. A. Desrochers et Mlle D. Choquette, qui ont prononcé ce jour-là le "oui" irrévocable qui les unit pour toujours.

La mariée, vêtue d'une jolie robe de voile blanc, avait une mine élégante et le marié vêtu de noir était tout à fait bien mis; et par une heureuse coincidence le jour même que l'horloge du temps marquait pour l'heure de recevoir la bénédiction nuptiale, M. Joseph Desrochers, qui est parti l'automne dernier pour la province de Québec avec l'intention d'aller connaître l'idéal rêvé depuis plusieurs années est arrivé de Joliette accompagné de sa charmante épouse qui doit faire ici-bas son bonheur.

• • •

M. et Mme Conrad, ainsi que M. Wilbrod Fraser étaient les hôtes de M. J. Toutant, maître de poste, dimanche dernier.

• • •

M. Eddie Girardin, de Somerset, était de passage à Mariapolis, ainsi que M. Roméo Lussier, assistant opérateur à Somerset, et M. Alcide Lucier, employé à la Banque d'Hamilton, à Swan Lake.

## LA BROQUERIE

La fondation du Cercle Taché, c'est pour notre paroisse le grand événement de la semaine.

Le distingué président du Cercle Langevin, de Sainte-Anne, M. A. de Margerie, est venu tenir une assemblée le 5 mai et initier notre jeunesse aux secrets de l'A. C. J. C. Présenté au public par le président de l'assemblée, M. A. Choiselet, M. de Margerie nous a fait une charmante causerie sur le but que poursuit l'A. C. J. C.: former des combattants pour les luttes futures, promouvoir les intérêts de la religion et de la race canadienne-française. Il nous indique les moyens à employer pour y parvenir qui sont la piété, l'étude, l'action. Il passe successivement en revue, tout en les accompagnant de très claires explications, les conditions d'admission, la direction, l'administration, pouvoir du conseil et de ses membres, élection des officiers, etc Puis il adresse un chaleureux appel à toutes les bonnes volontés.

M. le Curé de la Broquerie se lève alors et encourage ses chers paroissiens à faire partie de l'A. C. J. C.

Résultat: 16 noms sont inscrits et l'élection des officiers se fait au scrutin secret. Voici les noms des officiers du Cercle:

Président, A. Choiselat; vice-président, A. Gagnon; secrétaire, J.-O. Beaupré; trésorier, A. Rocan; conseiller, J. Bouchard.

Le Cercle Taché était né.

Le chant "O Canada" termina cette si utile et si intéressante soirée. A M. de Margerie nos plus sincères félicitations et nos meilleurs mercis.

Justus.

## FANNYSTELLE

M. Gabriel Poitras est de retour du Séminaire de Saint-Boniface. Il passera les vacances chez son frère, le Rév. J. Poitras, notre curé.

• • •

M. Arthur Guyot et Mme François Guyot, de Sainte-Rose du Lac, Man., sont en promenade chez Mme Veuve Guyot.

• • •

M. George Carter est de retour d'une promenade de quelques mois à Joliet, Illinois.

• • •

M. Ovide Dureault est à se faire construire une allonge à sa demeure. La nouvelle structure a un aspect vraiment plaisant à l'oeil. M. Ulric Boisvert a la charge des travaux.

• • •

M. Edgar Guilbault, de la Cie Guilbault Model Works, a fait l'installation dans son atelier d'un système Air Liquid. Il peut maintenant sonder avec l'aide de cette machine, cuivre, acier, fonte etc., et du plus mignon des morceaux au plus monstrueux.

• • •

Il est arrivé deux tracteurs à essence la semaine dernière. Nos cultivateurs préfèrent l'engin au cheval pour faire leur labour surtout. C'est réellement commode "comme la chanson des petits chars", mais le prix de la gasoline est excessivement élevé et il est question de se servir d'huile de castor pour faire "aller" ou fonctionner ces machines.

• • •

Les semences sont enfin commencées. Il est bien temps, car la plupart des cultivateurs ont à faire leurs labours avant de jeter en terre la semence.

• • •

Oh 1916 tu te montres rigoureux sous tous les rapports. La seule qualité que tu as est celle ci: c'est l'année bisextile.

• • •

M. Charlemagne Piché et sa soeur, Mme Marcel Mollot, sont de retour de Gravelbourg, Sask., où ils ont assité au mariage d'une nièce, Mlle Annette Piché.

M. Marcel Mollot, qui a assisté au mariage, lui aussi, n'est pas encore de retour; il est retenu là-bas par affaire.

• • •

Notre curé, l'abbé Joseph Poitras, est allé à Saint-Boniface, lundi, présenter ses hommages à Sa Grandeur Mgr Béliveau, de retour de Rome.

• • •

Voici la liste des souscripteurs et donateurs pour venir en aide au Comité de l'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba:

M. l'abbé Joseph Poitras, $1; MM. Alfred Hamel, $1; Achille Morissette, $1; Onésiphore Hamel, $1; Joseph Hamel, $1; Marcel Mollot, $1; Emile Guyot, $1; Ernest Desilets, $1; Eudore Dureault, $1; Clair Lavigne, $1. Odilon Arnal, $1; Eugène Painchaud, $1; Philippe Painchaud, $1; Henri Provencher, $1; Armand Desilets, $1; Ulric Boisvert, $1; Benjamin Arnal, $1; Omer Cyrenne, $1; Jean-Louis Guyot, $1; Pierre Painchaud, $1; Alfred Piché, fils, $1; Georges Ménard. $1; Henri Arnal, $1; Joseph Painchaud, $1; Roméo Desrosiers, $1; Ulric Coulombe, $1; Alfred Piché, père, $1; Charlemagne Piché, $1; Ovide Dureault, $1; Chas Cyrenne, $1; L.-Henri Piché, $1; Omer Boisvert, $1; Marcel Arnal, $1; Onésiphore Lavigne, $1; Ferdinand Lacourse, 50; Philippe Lacourse, 25; Maurice Piché, 25; Jacob Mailhot, 25; deux petits garçons: MM. Adrien Hamel, 10 sous, et J. Hamel, 10 sous.

Nous avons remis à M. Papineau, secrétaire de l'Association, la somme de $35.45. Nous remercions Mme Marcel Mollot et Mlle Bertha Cyrenne d'avoir bien voulu prendre la charge de percevoir la somme ci-dessus mentionnée. C'est par leur initiative que ce beau montant est venu en caisse.

Nous remercions tous les donapour l'appui qu'ils nous ont donpourl 'appui qu'ils nous ont donné

Yvonnic.

## INWOOD

Le soldat Joseph Hébert, du 108e, est parmi nous. Il restera à travailler pour le temps des semailles.

• • •

Nos bons cultivateurs sont tous des plus occupés. Ce n'est pas étonnant, après un printemps si tardif; il faut bien rattraper le temps perdu.

• • •

M. W. Bonin est depuis quelque temps à meubler sa nouvelle résidence qu'il s'est construit dans notre village.

• • •

Mme Georges Laporte, de Hodgson, était en promenade ici la semaine dernière.

• • •

If it had'nt been for the British, we would all be German today, nous disent certaines personnes de nos environs. N'est-ce pas qu'ils en ont du culot!

• • •

M. et Mme W. Bonin ont le plaisir de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'une fille baptisée le 30 avril. M. et Mme T. Laporte étaient parrain et marraine.



## LA CONTRE-MINE

—Mon lieutenant, les Boches creusent sous nous.

Je laisse tomber mes papiers et je regarde l'homme. C'est un grand brun, nouveau dans ma compagnie; il a l'air de savoir ce qu'il dit. Nous sommes seuls tous deux dans mon poste, comme je m'en assure d'un coup d'oeil.

—Vous en êtes sûr?

—Absolument sûr. Ils minent sous notre tranchée de première ligne. J'ai entendu les coups de pic.

—D'où les avez-vous entendus?

—Du fond de l'écoute 3, où travaillent deux hommes du génie. Ils n'y connaissent rien, ce sont des terrassiers de Paris. Moi, je suis mineur à Liévin. J'étais descendu en flâneur dans le trou, parce que la mine, ça m'intéresse, c'est ma partie. Et j'ai entendu cogner en avant et sur la droite.

—Vous n'avez rien dit à personne?

—Rien. Je suis vivement remonté vous chercher. Vous allez l'entendre comme moi, si vous voulez venir.

Je boucle mon ceinturon, en pensant que tous les matins un écouteur rentre dans ma cagna, salue et me dit: "Rien de nouveau." Je le soupçonne de dormir dans son trou; mais nous réglerons ça plus tard. Comme je sors, l'idée d'une contre-épreuve me vient. "Appelez-moi donc Chaussat!" Chaussat est un ancien de la compagnie, que les hommes ont surnommé le Rescapé, parce qu'il était mineur à Courrières. Un homme sérieux, qui n'avance jamais rien à la légère.

—Chaussat, j'ai besoin de vos services.

—Bien, mon lieutenant.

Il n'en demande pas plus, mais il a deviné; je vois ça à son oeil qui se plisse un peu et qui cherche furtivement le regard du camarade. Tous deux me suivent en silence dans le boyau, puis la tranchée, où les guetteurs battent la semelle devant leurs créneaux, à cause du froid. J'entends Chaussat qui grogne:

—Il faudrait arrêter ce boucan-là pendant cinq minutes.

—Vous savez donc pourquoi je vous ai apelé?

—Dame, je m'en doute. Je ne sais ni lire ni écrire, j'ai les yeux fatigués, je ne suis plus bon qu'à démêler avec l'oreille ce qui se trafique sous la terre.

J'avertis en passant les guetteurs de cesser tout bruit et d'arrêter la circulation aux abords de l'écoute 3. C'est ici, cette entrée carrée d'où un escalier rapide dégringole dans la nuit.

Nous descendons à reculons, l'échine cassée en deux. et nous heurtant cependant à chaque marche contre le chapeau du cadre. Le jour s'atténue, s'obscurcit et disparait lorsque nous pénétrons au pied de l'escalier, dans la galerie d'écoute. Ici, il faut se retourner, faire jouer la lampe électrique. Tout au bout, à la lueur d'une bougie, dans l'air étouffant et lourd, un homme agenouillé travaille à coups de pic. Un autre, assis sur des madriers et des planches, attend pour le relayer.

—Rien de nouveau?

—Non.

—Bien, bien, continuez.

Mes deux mineurs se sont figés derrière moi, et je les sens occupés à savoir, à travers le travail tout proche du piocheur, un autre travail plus lointain et mystérieux. Je tends l'oreille à leur exemple; mais le bruit du pic, la chute de la terre m'empêchent de percevoir. Au bout d'un instant, celui de Liévin dit: "Hein?" Et celui de Courrières répond: "Oui "

—Moi, dis-je, je n'entends rien du tout. Il faudrait que je colle mon oreille contre la paroi.

—Ce n'est pas la peine, mon lieutenant. Laissez-moi passer. Donne ton outil, toi.

Chaussat s'agenouille à la tête de la sape et continue le travail. Puis il cesse net et, tendant le bras vers la droite: "Là! Ecoutez." J'entends, en effet, très distinct dans le silence mort de la cave, le bruit régulier d'un pic qui continue une minute encore, puis s'interrompt. Je reste attentif, mais je ne saisis plus rien que la pulsation accélérée de mes artères. Il ne faut pas douter: le travailleur ennemi connaît depuis longtemps notre présence; il se règle sur nous et cherche à couvrir le bruit de son travail par le bruit du nôtre. Il pioche, mais l'oreille aux aguets; dès que nous nous arrêtons, ils s'arrête et il écoute.

C'est Chaussat qui rompt le silence:

—Il ne vient pas sur nous. Il passe franchement à notre droite Il est un peu plus profond que nous. Il va droit sous notre tranchée.

Et le mineur de Liévin crache de mépris:

"Ah! malheur! Il y aurait longtemps que nous l'aurions flairé, le Boche, nous deux. Et ces deux-là qui cognent sans rien entendre! Des terrassiers, je ne dis pas non, mais pourquoi se mêlent-ils de faire de la mine?"

Je coupe court à la querelle qui va commencer, en ramenant mes deux hommes vers le jour. Il faut aviser le génie. Je rédige un exposé des faits aussi clair et aussi précis que possible. Ce rapport va faire du bruit, je le sais. Depuis quatre mois bientôt, les tranchées s'affrontent à une distance moyenne de cent mètres, et l'activité de l'ennemi semblait se borner à l'établissement d'un réseau de fils de fer. Nul ne soupçonnait ce travail sournois et patient qui prépare la destruction de toute notre ligne; car je devine d'autres sapes parallèles à celle-ci, boyaux sinueux comem les vers en creusent dans la vase, qui s'étirent vers nous dans la profondeur de la terre.

Le lendemain matin, mon vieil ami N... qui commande une compagnie de génie, descend dans mon abri.

—Eh bien, mon vieux, il n'était que temps. Je viens de l'écoute 3, j'ai entendu travailler les Boches, j'ai flanqué huit jours de prison à l'écouteur qui n'avait rien signalé parce qu'il s'agissait, d'après lui, d'infiltrations d'eau dans une poche d'air, — et je viens te trouver. Il me faut des hommes de corvée de toute urgence pour monter ici le matériel.

—Quand ton camouflet sera-t-il prêt?

—Demain soir, peut-être. Je vais foncer sur eux en rameau de combat, demander à mes hommes tout ce qu'ils peuvent doner, car c'est pressé. Mais s'ils sentent que notre sape vient à leur rencontre, ils voudront prendre les devants, c'est classique. Aussi j'aimerais bien avoir mes sacs de mélinite sous la main, et les sacs de terre, madriers, etc., qu'il me faut pour le bourrage."

Tout l'après-midi, mes hommes assurent, avec une certaine défiance, le transport de l'explosif. D'autres travaillent dans la sape même au remplissage des sacs à terre; tout au fond, à la lueur de bougies, quatre nouveaux travailleurs, vétérans de ce genre de guerre, se relaient au bout d'un boyau étroit, où tient juste un home à genou. Travail haletant et pénible que l'homme en sueur pousse avec une hâte fébrile car il sait que l'étouffement et l'écrasement le menacent, si son travail est éventé trop tôt.

A 11 heures du matin, je redescends dans la sape: un des quatre, qui prend l'air près de l'entrée, me dit:

—Ca y est, les Boches ont compris. Ils doivent monter leur camouflet.

—Comment le savez-vous?

—Le bruit du pic a cessé, mais quand on écoute bien, on distingue autre chose. Ils font un fourneau et ils se dépêchent. Le nôtre est en train. Le tout est de finir avant eux.

Question de minutes maintenant... A 16 heures, la mélinite est en place, le bourrage solidement établi sur plusieurs mètres, époulé par de fortes charpentes, le cordeau placé. N... m'avertit d'évacuer sur un front de cinquante mètres. Nous sommes prêts. Un coup formidable et sourd fait osciller la terre dans la tranchée et se propage un instant en grondements souterrains; le parapet coule un peu. Entre les deux lignes, la terre semble avoir fléchi. Ce fléchissement, si faible qu'il a tout l'air d'un accident naturel du terrain, et marque la tombe inviolable et profonde où gisent, écrasés sous la pesée de dix mètres de terre, les sapeurs allemands, surpris en plein travail de bourrage, par la fulguration de notre contre-mine.

Je regarde longtemps, par un créneau, cet affaissement du sol avec une vague pitié. Un vent frais agite les grandes herbes sèches qui le remplissent. Je le respire avec délices, pour le seul plaisir de remplir largement mes poumons, et l'espace au-dessus de moi, plein de nuages et de rayons, me paraît tout à coup prodigieusement vaste et libre.

Lieutenant E. B.

(Suite de la page 3)

—Ce n'est plus la saison, ma fille... Fais tes paquets et reviens... Nous sommes à la cinquième dizaine: Jésus couronnant Marie... Intention: les pauvres pécheurs.. D'autres prennent les pauvres pêcheurs avec le filet de la parole de Dieu; nous, ma chère, nous pouvons faire des pêches miraculeuses avec les mailles de nos Ave Maria. C'est un filet divin, le chapelet!.... Notre Père.... Je vous salue, Marie!...

Et maintenant terminons par la belle prière qui est à la suite de **la Méthode** du bienheureux de Montfort: "Je vous salue, Marie, Fille très aimable du Père éternel, Mère admirable du Fils, Epouse très fidèle du Saint-Esprit et immaculée Vierge Marie, défendez-moi, nourrissez-moi, exaucez-moi, instruisez-moi, sauvez-moi. Ainsi soit-il!..."

Et voilà notre chapelet fini. Tu as été distraite, Céline; et pourtant, je l'affirme, tu as dit un excellent chapelet.... Hélas! notre pauvre tête se laisse emporter à tous les souffles, comme un grain de sable; nous ne pouvons pas la retenir autant que nous voudrions; nous la croyons sur nos épaules, elle est rendue au pays des astres. Mais il suffit que nous ayons bonne volonté, que nous prenions les précautions nécessaires pour bien nous recueillir, que nous ne consentions pas aux distractions et que nous fassions un petit effort pour ressaisir de temps en temps nos esprits... C'est ce que nous avons fait.

De plus, nous avons arrêté nos regards un instant sur un mystère de la vie du Sauveur. Nous avons ainsi gagné les indulgences.

Enfin, nous avons eu une intention bien précise pour chaque dizaine. Cela a servi à renouveler notre ferveur. Nous avons demandé des grâces précieuses par Marie, nous les obtiendrons!

Encore une fois, sois-en sûre, notre chapelet est bien dit.

A l'avenir, nous pourrons encore prier ensemble. Tu sais désormais la manière à suivre: je n'aurai plus besoin de te l'indiquer, et nous n'en serons que plus recueillies et plus ferventes.

• • •

C'est ainsi qu'Anna instruisait Céline dans **l'art de bien dire son chapelet.** Anna avait dix-huit ans et Céline quinze. Toutes les deux aimaient bien la sainte Vierge.

Il y a de grandes personnes qui pourraient profiter de la leçon d'Anna...

## DANS LE MONDE

### Rebelles exécutés

Londres, 3. — Trois des signataires de la proclamation de la république irlandaise ont été exécutés, après avoir été reconnus coupables par la cour martiale.

James Connolly, qui s'intitulait "commandant-en-chef des troupes de la république irlandaise" a aussi été exécuté. Au nombre de ces coupables se trouvent encore Patrick H. Pearce, "président provisoire de la république d'Irlande". Trois autres signataires de la proclamation d'indépendance ont été condamnés à trois ans de prison.

### Que fera-t-on des Sinn Feiners?

Londres, 3. — On se demande ce que l'on fera des Sinn Feiners dont des milliers ont été arrêtés? On croit généralement que les chefs seront exécutés et que les autres seront emprisonnés pour la durée de la guerre.

### Les Français débarquent en Asie Mineure

Londres, 3. — Les Français ont débarqué des troupes à Makri, Asie-Mineure.

### Grèves aux Etats-Unis

New-York, 3. — 30,000 ouvriers en confections ont quitté l'ouvrage ce matin. Ils demandent une augmentation de salaire.

Cinq mille télégraphistes à l'emploi des compagnies New York Central et Nickel Plate ont aussi quitté l'ouvrage.

### Les Allemandes demandent la paix

Londres, 3. — Au cours de manifestations à Berlin et autres endroits de l'Allemagne, les femmes ont réclamé la conclusion de la paix.

### 450 navires capturés

Londres, 4. — Depuis le début de la guerre les Alliés ont saisi, capturé ou tenu en détention, 450 navires ennemis. C'est à peu près l'équivalent du nombre de navires de commerce perdus par la marine anglaise.

### Metz est évacué

Londres, 4. — Des renseignements puisés à de bonnes sources permettent d'annoncer que la population civile de Metz évacue la ville. Metz est situé à 15 milles au de la ligne de bataille et à 40 milles à l'est de Verdun. C'est une formidable forteresse.

### La réponse allemande

Washington, 5. — La réponse de Berlin à la dernière note américaine cause beaucoup de désappointement. L'Allemagne refuse de modifier son genre de guerre sous-marine. Elle offre à peine de légères modifications. On ignore encore quelle attitude prendra le gouvernement américain.

### Nouvel échec allemand

Paris, 5. — Une forte attaque allemande contre la colline 304 a été repoussée. Une autre attaque allemande contre les tranchées de Cappy, au sud de la Somme, a aussi été repoussée.

### Les Français à Florina

Athènes, 5. — On attache beaucoup d'importance à la récente occupation par les Français de Florina qui ne se trouve qu'à dix-huit milles au sud de Monastir.

### Quatre autres rebelles exécutés

Dublin, 5. — Quatre autres rebelles ont été exécutés hier matin. Ce sont Joseph Plunkett, Edward aly, Michael O'Hanrahan et William Pearse. Quinze autres ont été condamnés à mort, mais leur sentence a été commuée en un emprisonnement de dix ans.

### Trois zeppelins détruits

Londres, 5. — On annonce officiellement qu'une escadre de croiseurs anglais a hier détruit un zeppelin au large de la côte danoise. Un autre avait été détruit mercredi sur la côte norvégienne.

### La conscription votée en seconde lecture

Londres, 5. — La conscription a été votée en seconde lecture à une majorité de 292 voix. Il n'y a eu que 36 dissidents.

### Les Canadiens au feu

Ottawa, 5. — Les Canadiens sont une fois de plus au feu à Saint-Eloi, s'il est permis d'en juger par les listes de pertes.

### La plus fameuse des batailles

Londres, 5. — Le critique militaire H. Belloc déclare que la victoire de Verdun est la plus grande qui ait jamais été gagnée.

### Autre attaque allemande repoussée

Paris, 6. — Les troupes françaises ont repoussé à la pointe de la baïonnette des attaques contre le nord et le nord-ouest de la Colline 304. Quelques tranchées françaises soumises à un trop violent bombardement ont été évacuées.

### Emeutes en Allemagne

Berlin, 6. — Des émeutes ont eu lieu à Charlottenburg. Plusieurs échoppes ont été pillées par la foule.

### Un autre rebelle exécuté

Dublin, 6. — Le major John McBride a été exécuté. C'est le huitième chef qu'on exécute.

### Marié avant de mourir

Dublin, 6. — Joseph Plunkett, un des chefs de la rébellion, a épousé, une heure avant de marcher à la mort, Mlle Giffard, soeur de Mme Thomas MacDonagh, veuve d'un des premier rebelles exécutés.

### Toujours repoussés

Paris, 8. — Après 77 jours de combat, les Allemands font une nouvelle attaque contre Verdun. La lutte est aussi ardente qu'au début de la première attaque. L'effort allemand porte sur la côte de l'Homme Mort. Toutes les attaques ont jusqu'ici été repoussées avec de grandes pertes pour l'armée allemande.

### Une armée de 140,000

Washington, 8. — Le Congrès a refusé d'autoriser la création d'une armée de 250,000 hommes. Le chiffre a été réduit.

### La prison pour la vie

Dublin, 8. — La comtesse Georgina Makiewicz, l'un des principaux personnages de la rébellion, passera le reste de ses jours dans une prison. Elle avait d'abord été condamnée à mort.

## DANS L'EST

### Armand Lavergne fera ses adieux

Québec, 3. — Armand Lavergne tiendra dimanche prochain une grande assemblée à Montmagny Il y fera ses adieux. Il quitte la politique provinciale.

### Une bande de faussaires

Sudbury, Ont., 4. — La police a mis le grappin sur une bande de faussaires, passés maîtres dans la fabrication de faux chèques.

### Le départ du duc de Connaught

Ottawa, 4. — Le duc de Connaught terminera au commencement de l'automne son séjour au milieu de nous. On ignore encore qui lui succédera.

### L'Etat achète le Québec-Saguenay

Ottawa, 5. — L'achat du Québec-Saguenay par le gouvernement fédéral est maintenant une chose réglée. Le prix payé sera de quatre millions de piastres

### Une amende de $100 par vote

Montréal, 5. — Un contribuable de Verdun demande aux tribunaux de condamner deux anciens échevins à payer une amende de $100 pour chaque vote donné. Ces échevins ont donné plus de deux cents votes.

### L'enrôlement au Canada

Ottawa, 5. — Le sénateur Mason n'est pas content de l'enrôlement au Canada. D'après des chiffres qu'il a communiqués au Sénat, 67% des volontaires canadiens ne sont pas nés au Canada.

### Tué en manipulant un fusil

Québec, 5. — Un jeune garçon du nom de Thivierge a été tué en nettoyant sa carabine. Il n'était âgé que de 16 ans.

### Gare centrale à Montréal

Montréal, 5. — La "Montreal Central Terminal Company" propose à la ville de Montréal de construire une gare centrale ainsi qu'un tunnel sous la rue Saint-Laurent. Pour ce projet qui coûterait de trente à quarante millions de piastres, la ville n'aurait pas à dépenser un sou.

## DANS L'OUEST

### 30,000 hommes

Winnipeg, 3. — Il y aura à peu près trente mille hommes au camp Hughes cet été.

### $109,983.83 en avril

Winipeg, 3. — Le Fonds Patriotique a payé en avril $109,-863.83. Les administrateurs de ce fonds calculent payer $112,000 en mai et au moins $120,000 en juin.

### L'eau baisse

Winnipeg, 4. — L'eau de la rivière Rouge baisse en moyenne de six pouces par jour. Le niveau de la rivière est maintenant de vingt pieds.

### Hôtels en faillite

Winnipeg, 4. — Les propriétaires des hôtels Queens et Midland ont déposé leur bilan. Plusieurs autres propriétaires sont dans une situation aussi précaire.

### Contre la conscription

Winnipeg, 5. — Les Unions ouvrières sont opposées à la conscription et toutes les sections locales se prononceront bientôt sur ce sujet.

### Douze hôtels fermeront

Winnipeg, 5. — Douze hôtels fermeront à la fin du mois. Trente à quarante pour cent des hôtels de la province fermeront aussi, dit-on.

### Kelly arrivera la semaine prochaine

Winnipeg, 5. — Me Anderson, procureur de Kelly, annonce que son client sera de retour à Winnipeg la semaine prochaine.

### Peterson subira son procès

Regina, Sas., 5. — Clayton Peterson, accusé de parjure dans les accusations de péculat portées contre certains députés de la Législature, a été condamné à subir son procès.

### De la viande gâtée

Winnipeg, 6. — Un colosse russe a fait aujourd'hui irruption dans un des postes de police, hurlant et gesticulant de façon telle qu'on le crut fou. Un interprète apprit de ce colosse que sa colère venait simplement de ce que son boucher lui avait vendu de la viande si gâtée que son chien même avait refusé d'en manger. Et comme châtiment il voulait qu'on écorchât le boucher et qu'on pendît sa carcasse au premier poteau venu.

### Une autre enquête

Winnipeg, 8. — Le gouvernement nommera bientôt des commissaires qui devront s'enquérir des conditions de la construction du collège d'agriculture.

### La Couronne s'y opposera

Winnipeg, 8. — Les avocats de Kelly se heurteront à un refus de la part des procureurs de la Couronne, quand ils demanderont au tribunal de l'admettre à caution.

### Trente-six alarmes

Winnipeg, 8. — Durant la tempête de dimanche soir, nos pompiers ont dû répondre à trente-six alarmes.

### Un bâtiment de $225,000

Winnipeg, 8. — La compagnie Stovel reconstruira bientôt ses ateliers détruits par un incendie la semaine dernière. Cela lui coûtera $250,000.

### Un bond de 40 pieds

Minnedosa, 8. — W.-J. Pollons et sa famille l'ont échappé belle samedi. Leur auto quittant la route, roula dans la côte une quarantaine de pieds, faisait trois tours sur lui-même. Personne n'a été blessé.

### Il se suicide

Watrous, Sask., 8. — Le soldat F. LeBoutilier a mis fin à ses jours en s'empoisonnant avec du laudanum.

### La tempête à Winnipeg

Winnipeg, 8. — Un vent, qui a atteint une vitesse de soixante milles à l'heure, a causé dimanche soir des dommages assez importants dans Winnipeg et Saint-Boniface. En voici la liste:

A.-S. Steele, gravement blessé par la chute d'un toit.

Le lieutenant Wm Moloy. Blessure au cuir chevelu.

La tour de l'église méthodiste MacDougall s'est effondré, enfonçant le toit de ce temple.

Les usines de la Western Canada Marble and Granite Co., ont subi des dommages pour $5,000.

Deux maisons en bois, près de la Drewry's Brewing Co., ont été renversées par le vent.

Ce fut aussi le sort d'une bâtisse appartenant à la Sprague Lumber Co.

Les vitrines du Quebec Shoe Store ont été brisées par le vent.

Les communications télégraphiques entre Winnipeg et Portage la Prairie ont été interrompues.

## SOIREE D'ALERTE

B..., mars.

La sirène siffle éperdument. Son rauque appel domine les bruits de la nuit: une nuit au ciel bas, livide, peuplée de grands nuages que l'invisible lune, de loin, fait rougeoyer. Il est dix heures: le citadin ici se couche tôt.

Cette petite ville, dès le crépuscule, volets clos, tous candélabres éteints, grouille d'ombres et de convois, frémit par tous ses pavés, bourdonne d'un geindre discordant, pareille à quelque étrange arène où l'on jouerait un drame sans feux de rampe ni quinquets.

Ruelles, places, avenues se deviennent aux flaques de boue qui stagnent, lacs troubles, dans les ténèbres. Aux carrefours, des falots à capuchon de toile servent de phares: leur flamme, qu'aiguise le vent, trace sur les routes blêmes des hiéroplyphes fantastiques, bornes indicatrices pour les convois en marche, boussoles lumineuses des régiments qui vont à la bataille. Sour toutes, un même nom, une même flèche: vers Verdun.

La sirène, au cri déchirant, émeut les dormeurs dans leur lit. Elle insiste, elle s'exaspère, Alerte!

Les fenêtres s'ouvrent peureusement: on n'ose rallumer les lampes. Par l'huis des volets, accoudés à leur barre, ou se groupant sur le pas des portes, les gens inspectent le ciel bas, écoutent rouler comme un fleuve les camions et les troupes, s'interrogent, anxieux: "Va-t-on sonner le garde-à-vous?"

Le clairon leur a répondu. Aux quatre coins de la ville, nerveux, pressant, il jette à toute volée ses trois notes d'avertissement: "Aux caves! Aux caves! Bonnes gens, le zeppelin avance!"

Et c'est, dans chaque maison avec déjà des gestes d'habitude et une résignation farouche qui prend une grandeur de consigne, la descente vers les souterrains Les femmes prient, les vieillards ragent. Les enfants, seuls, trouvent à rire de cette veillée qui les fait choir du rêve au cauchemar.

En hâte, on a soufflé les falots Des gendarmes, fanal en main, guident désormais ceux qui passent. Confondus, le ciel et l'horizon ferment la nuit comme un écran. Et ce soir, trente et unième de la bataille, recommence, aux lanternes, le grand jeu des ombres chinoises.

Peu de piétons. Quelques rares patrouilles à cheval. Parfois, un parc d'artillerie avance dans un vacarme de ferraille. Les roues broient avec un bruit de meules le dur pavé de la chaussée: les essieux crissent. Des ornières, des fondrières: cahots. Brusquement, un caisson s'enlise; les trois servants, étayés l'un dans l'autre, coude à coude pour mieux dormir, manquent d'être chassés de leur siège. Ils vont s'éveiller, jettent un triple juron, puis, fatalistes, ferment les yeux.

Les 75 passent, comme des choses vivantes, quatre par quatre, souples, adroits, sans aventure, au trot. Les mitrailleuses et leur arrière-train, trop légers, brinqueballent, grincent, comme pris de rage. Phares éteints, cornant sans répit, des autos à fanion courent en marge de la rue; impatients, elles ont l'air de chiens de berger pressant la marche du troupeau. Des camionnettes suivent, chargées de vivres ou de sacs postaux; derrière elles, toute une théorie d'autos ambulancières, roulant à vide, et dont le vent gonfle les toiles et les civières. De-ci, de-là, impétueux, un motocycliste.

Mais ce qui compte, ce sont les camions. Ils défilent par milliers. Leurs moteurs ronflent d'un rythme sourd, puissant, égal. Malgré ses trous et ses sillons de boue, la route ne les gêne guère; s'il le faut, ils escaladent le trottoir, ou prennent de revers le fossé. Bien calés sur leurs roues jumelées, couverts de bâches, on dirait des hangars en promenade.

Les uns regorgent de caisses d'obus, d'autres de ravitaillement. Quelques-uns débordent sous leur charge de douilles vides. Il en est de grandioses, que prolonge un char à deux roues, et où s'abrite en secret quelque avion de chasse.

Mais, voici des cris et des voix. Pêle-mêle couchés sur la paille, leurs sacs entassés dans un coin, leurs fusils disposés en râtelier au long des brancards, des compagnies, par section de trente à quarante, gagnent Verdun pour la bataille. Troupes fraîches: fraîches de corps et d'âme.

Cette nuit de l'alerte, le convoi était d'importance. Une division entière passait. Et quelle division! La 20e, dite la Division de Fer, celle qui s'illustra à la défense du Grand-Couronné, aux grandes journées des Flandres, en Champagne. Elle est de toutes les grandes actions. Des Lorrains seuls la composent, aristocrates de la bravoure, soldats d'élite, qui, avec un juste orgueil, proclament que là où ils sont, la frontière jamais ne recule. Ce soir, ils courent aux premières lignes: leur tour d'attaque est enfin venu.

Bleuets et vétérans, ils chantent. Ils chantent au mépris des ordres. Au bord du fleuve même qui lui donna son nom, ce qu'ils tonnent à peine voix, c'est le vieil air de gloire de **Sambre-et-Meuse.** Gagnés par cet enthousiasme, oublieux de leur faction, les gendarmes, fanal aux bras, se sont mis au garde-à-vous.

Mais voici bien l'autre surprise. Le chant est allé jusqu'aux caves. Tant de bravoure est contagieuse. Femmes, vieillards, enfants se risquent à sortir. Pour ne pas être pris de court, devant ce défilé de braves, les bourgeois les plus sévères, en bonnet de coton, affectent, sur leurs portes, un air gaillard de noctambules. Tant pis pour le zeppelin!

**André Tudesq.**

---

**Une huile pour tous.** — Le matelot, le soldat, le pêcheur, le bûcheron, le manoeuvre, en un mot, tous ceux qui travaillent au grand air, trouveront dans l'Huile Electrique du docteur Thomas un bon et fidèle ami. On ne saurait rien trouver de mieux pour calmer la douleur, panser une blessure, dompter le lumbago et triompher du rhumatisme. C'est pourquoi cette huile devrait se trouver dans toutes les foyers et toujours nous accompagner en voyage.

## QUE VA FAIRE LA HOLLANDE?

### Son peuple ne veut pas la guerre, nous dit le directeur du "Telegraaf"

Je viens de faire visite à M. Holdert, directeur du "Telegraaf" d'Amsterdam, dont on connaît la magnifique campagne en faveur des Alliés. Je l'ai questionné sur les dernières mesures prises par le gouvernement hollandais.

M. Holdert, qui était, il y a quatre jours encore en Hollande, m'a déclaré:

"La Hollande fait, dites-vous, des préparatifs militaires pour protéger sa neutralité, peut-être. mais, soyez-en certain, pas pour intervenir. Ce qu'elle veut, je ne sais, hélas! l'espérer.

"En l'absence de télégrammes, pour la raison que vous connaissez, je ne sais vraiment à quoi attribuer les faits que vous m'indiquez. Réunir la Chambre, les deux Chambres mêmes, pourquoi? Le Parlement hollandais ne s'est pour ainsi dire jamais occupé de la guerre, à dessein d'ailleurs.

—Le "Tubantia"! hasardai-je.

—Infiniment improbable; nous avons eu tout juste une journée de grosse émotion. Vingt-quatre heures plus tard, tout était fini, du moins en ce qui concerne le peuple.

—Mais le gouvernement, lui, ne peut cependant admettre sans protester que les sous-marins allemands torpillent les plus beaux bâtiments hollandais.

—Je vous arrête. Vous et moi ne pouvons avoir aucun doute sur les causes du sinistre du "Tubantia". Notre gouvernement, lui, est plus difficile à convaincre.

"Chaque fois que se produira un incident pouvant amener la Hollande à prendre une grave décision, rappelez-vous, avant de formuler un pronostic, que le peuple, là-bas, ne veut pas la guerre. Chez nous, le négoce, l'argent, le gain, tout cela est considéré comme extrêmement, suprêmement, infiniment important.

"Aujourd'hui, la majorité de mes concitoyens gagnent grassement leur vie. De quoi s'inquiéteraient-ils encore?

"Oui, 80 pour 100 de la population sont en faveur des Alliés. La France surtout est aimée et il est peu de choses qu'on lui refuserait si elle osait demander. Mais cette très réelle affection est comme lointaine. On tourne vite maintenant la page où sont imprimées les nouvelles de la guerre.

—Il y a cependant un fait, repris-je, représenté par des nouvelles d'ordre militaire. Croyez-vous qu'elles soient le résultat d'une ferme requête des Alliés au sujet de la contrebande?

— Je ne crois pas à cela non plus. La contrebande, en effet, a virtuellement disparu, du moins la contrebande par gros paquets. Depuis quelque temps, j'ose dire que c'est à la suite de la campagne du "Telegraaf" que la surveillance des frontières s'est resserrée. Le gouvernement a augmenté de 2,000 le nombre des douaniers. Notre trust des importations est devenu plus sévère. Enfin, on m'a fait l'honneur de copier, pour le bureau officiel, l'organisation que j'avais créée personnellement pour surveiller et dénoncer la contrebande. Le gouvernement n'a eu la peine que de faire copier les documents que sa police avait saisis chez moi.

"Evidemment, une quantité énorme de marchandises et de vivres sont passé en Allemagne. Dernièrement encore, d'assez fortes quantités de pommes de terre venues de Hollande ont aidé à ravitailler les Allemands.

"Mais aujourd'hui que les importations sont réduites et que nous avons exporté un peu plus que notre surplus de production disponible, on s'aperçoit chez nous de l'erreur. Le porc, par exemple, devient presque aussi difficile à se procurer en Hollande qu'en Allemagne. Et nos ménagères paient huit sous un chou-fleur; elles le payaient quatre centimes avant la guerre. Elles savent aujourd'hui à quoi elles le doivent et je ne serais pas étonné si elles étaient maintenant les plus grandes adversaires des exportations aux Boches.

"Quant aux préparatifs militaires, ils ne s'agit sans doute que de l'incorporation de quelques classes supplémentaires. Actuellement, nous n'avons guère que 350,-000 hommes sous les armes. Je fis campagne, il y a un mois, pour qu'on achevât la mobilisation en appelant les 150,000 ou 200,000 hommes que nous avons encore en réserve. On m'assure que l'Allemagne a déclaré alors à notre gouvernement qu'elle jugeait une semblable mesure peu désirable Quoi qu'il en soit, alors que chacun croyait la chose décidée, le ministre de la guerre annonça à la tribune qu'il regrettait de ne pouvoir donner lecture du projet de loi qu'il avait préparé à ce sujet.

"Son excuse était qu'il avait oublié ses documents. Il paraît ne les avoir jamais retrouvés.

"Bref, la situation est celle-ci: le gros de la population penche surtout pour l'indifférence. Elle ne désire pas la guerre et s'en remet entièrement au gouvernement. Quant à celui-ci, dont plusieurs membres sont sympathiques aux Alliés, sa caractéristique est la plus extrême faiblesse. Il fut faible quand il s'agit de prendre, au moment de l'invasion de la Belgique, la décision que dictaient la justice et le devoir. Il sera faible encore quand il s'agira de se défendre contre une pression néfaste, contre une menace peut-être.

"Il est, je le crains, à la merci de celui qui parlera le plus haut. Une chose me rassure: c'est que les Allemands sont trop occupés devant Verdun pour venir faire devant nos portes une démonstration réellement inquiétante."





Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à la sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on ne réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt que la patente du homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon ne peut obtenir une préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. La terrain propre à la culture peut être diminué par le fait qu'il est broussailleux et rocheux terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

**W. W. CORY,**
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

## CE QU'A VU A VERDUN LE COLONEL REPINGTON

**Les méthodes d'artillerie du général Pétain. — Le splendide état moral de l'armée française.**

Londres. — Le colonel Repington vient de passer plusieurs jours sur le front français. Le Times publie un premier article de lui sur Verdun:

La perte des positions avancées sur la rive droite de la Meuse obligea les troupes françaises à se retirer dans la plaine de la Woevre jusqu'au pied des collines. C'est là, dans ce secteur restreint, que le général Pétain eut à réorganiser la défense.

La tâche était multiple. Il fallait masser les hommes et les canons pour répondre à l'attaque allemande, lancer des ponts sur une rivière qui, en plusieurs points, débordait sur les rives, améliorer les communications et assurer le ravitaillement en vivres et en obus, construire des organisations défensives, établir les tranchées de communications, perfectionner le service téléphonique indispensable à l'artillerie, regagner la maîtrise de l'air. Les avions allemands étaient devenus si téméraires qu'ils descendaient à 400 mètres au-dessus des lignes françaises pour bombarder les bataillons en marche.

Tout cela, le général Pétain avait à l'accomplir en face d'une armée supérieure en nombre qui essayait des attaques réitérées et continuelles. Il fallut un chef plein de sang-froid et des troupes solides pour améliorer la position

Aux défenseurs obstinés de la côte du Poivre, du fort de Vaux, du Mort-Homme et d'autres positions, il nous faut décerner les plus hauts honneurs pour la façon dont ils se sont comportés dans l'âpre lutte.

Les aviateurs français méritent aussi de grands éloges pour avoir gagné la supériorité de l'air. Pendant ma visite, bien que j'aie vu de nombreux aviateurs français défier le tir des pièces spéciales allemandes avec la plus belle intrépidité, je n'ai pas vu un aviateur allemand survoler notre front. Mes observations me portent à considérer que le feu des canons anti-aériens français est supérieur au feu des canons allemands et nos alliés me paraissent employer leur artillerie suivant des principes plus scientifiques.

### L'emploi de l'artillerie

Le général Pétain appartient à l'arme de l'infanterie, mais depuis longtemps, il a fait une étude spéciale de l'artillerie. Il comprit, dès le deuxième mois de la guerre, tout ce qu'on en pouvait tirer, le rôle qu'ele devait jouer dans cette campagne. Il comprit que l'artillerie pouvait conquérir des positions qu'occuperait ensuite l'infanterie. Il comprit également très vite, quoique n'étant pas seul dans le même cas, la valeur des tirs de barrage. Cet extraordinaire emploi de l'artillerie moderne est particulièrement adapté au génie français et aux effets étonnamment destructifs des célèbres 75.

Un service téléphonique très développé, dont les lignes sont partiellement souterrains, permet de déchaîner des tirs de barrage en 40 secondes ou un peu plus. Une simple batterie de 75 peut alors rendre infranchissable une zone de longueur et de profondeur considérables.

Mais c'est dans l'emploi de l'artillerie lourde que le général Pétain excelle surtout. Il en a fait un instrument extraordinairement souple et admirablement efficace. L'emploi particulier qu'il en fait est sans doute connu maintenant de l'ennemi et les effets de la canonnade sont encore intensifiés par la puissance destructive des obus français.

Le général Joffre m'a parlé avec enthousiasme de cette méthode qui permet aux pièces françaises d'avoir une supériorité sur les canons allemands, souvent plus lourds et de portée supérieure.

Quoique le général Pétain eût tous ces atouts en main, il avait à lutter non seulement contre l'ennemi qui pressait ses attaques, mais contre le temps. Les Allemands avaient jeté dans cette offensive toutes les troupes à leur disposition et avec l'arrivée, il y a quelques jours, d'une division venue du front russe, ils ont maintenant 30 divisions autour de Verdun qu'ils considèrent comme une noix bien difficile à ouvrir.

C'est une estimations tout à fait prudente qui évalue à 150,000 hommes leurs pertes au cours du premier mois. On ne leur laisse aucun repos.

Les Français canonnent l'ennemi jour et nuit. Quand les Allemands abandonnèrent les routes et prirent des sentiers, les aviateurs français s'en aperçurent et leur artillerie fouille maintenant les sentiers comme les bois. Dans un rayon de 7 kilomètres des pièces françaises, il n'est pas un Allemand qui puisse être certain d'un moment de repos et, tandis que les 250,000 fantassins allemands ont sans doute subi la majorité des pertes, les 125,000 hommes de l'artillerie et des services de transport et de ravitaillement ont également beaucoup souffert.

Le général Pétain accepte, à la rigueur, d'abandonner un peu de terrain à l'ennemi, mais il exige son prix et se refuse à rien céder, à moins d'être payé à raison de trois vies contre une.

Tout le front nord est couvert d'un tapis de cadavres allemands. Une patrouille française fut chargée, il y a quelque temps, d'aller reconnaître pendant la nuit une tranchée qui, selon les rapports des avions, était occupée par l'ennemi. Elle était effectivement remplie de ses morts.

On considère généralement comme improbable que les Allemands puissent abandonner cette attaque où leur réputation militaire est engagée, mais chaque jour, en dépit des difficultés que rencontre parfois Pétain, les obstacles qui se dressent devant les Allemands deviennent de plus en plus formidables et le prix du succès devient de plus en plus élevé.

### Confiance dans la victoire

Nous devons reconnaître l'importance des positio... l'artillerie occupées par les Allemands, le nombre et aussi la portée de leurs pièces, mais le général Pétain tient bon et nous pouvons attendre encore de Verdun maintes nouvelles intéressantes.

Les Français ont une confiance illimitée dans la victoire. Ils sentent qu'une victoire morale a été déjà remportée et savent que, comme il y a au moins huit autres lignes de positions à l'ouest de la Meuse, un succès allemand à Verdun serait de médiocre importance. La glorieuse armée française recommencera simplement ses efforts, après avoi infligé à l'ennemi des pertes sans précédent.

Que ces soldats français sont magnifiques! je leur ai rendu visite dans leurs tranchées; je les ai vus partant au combat et en revenant. J'ai été frappé de leur belle discipline et de leur gaieté. J'ai admiré leurs bonnes relations avec leurs officiers. Ils ont maintenant tout ce qui leur faut. A côté des fantassins combattent le génie et la cavalerie, tous des poilus. Je crois que le moral de l'armée française n'a jamais été plus haut. Il est impossible de séjourner au milieu d'une grande armée et de ne pas sentir quel en est le moral. Or, les Français ont confiance en leurs chefs et en eux-mêmes. Ils ont confiance dans la victoire et vont de l'avant pour la remporter.

Quant à l'avenir, les Allemands ont divisé leurs troupes en deux grandes masses: une d'environ 34 divisions en face de l'armée anglaise, une autre de 30 divisions autour de Verdun. Le reste de leurs lignes est occupé par des effectifs réduits, sinon nuls. Ils n'ont presque pas de réserves à leur disposition, si ce n'est celles qui sont en arrière du front anglais et celles qui ont été ramenées de Verdun et qui sont au repos. Les Allemands déclarent que les Français ont envoyé à Verdun plus de divisions qu'eux sur la zone de feu. Les Français retirent leurs divisions de cette ville avant qu'elles soient épuisées; les Allemands ne diposant que de peu de réserves les y maintiennent jusqu'à ce qu'elles aient perdu 50% de leurs effectifs.

De la disposition des forces allemandes, on peut conclure que l'ennemi a l'intention d'attaquer le front britannique ou bien qu'il s'attend à être attaqué par les forces britanniques. Il y a une troisième hypothèse. Il se peut qu'ils retirent leurs divisions en réserve en face du front britannique et les envoient à Verdun, mais ce mouvement demanderait à l'ennemi une semaine. Nous en serions informés et ne resterions pas inactifs.

Il est vexant pour nous de ne pas nous battre quand nos amis sont engagés dans une lutte si dure.



## UNE BATAILLE A 3,000 METRES DE HAUTEUR

Voici la lettre par laquelle l'un de nos aviateurs informe son ami de l'exploit qu'il vient d'accomplir:

X..., le 28 mai 1915.

Mon cher Ami,

J'ai descendu un nouveau Boche.

Encore de belles émotions! C'est à la fois tragique et horrible. Pourtant je suis toujours là...

Ceci se passait entre 6 h. ½ et 7 heures, le 26 mai au matin. J'étais parti à l'affût avec des intentions homicides et furieux parce qu'un regain d'activité aérienne se manifestait chez ces messieurs d'en face. Depuis la première heure, le téléphone marchait, annonçant des avions ennemis par-ci, par-là. J'étais furieux aussi parce que, seul depuis quelques jours à l'escadrille à cause de quelques départs et vacances momentanés, j'assurais tout le travail: j'étais sur les dents; je ne pouvais plus m'offrir une grasse matinée.

Entre 2,600 et 3,000 mètres, je me portai subreptiecment, dans le soleil, au-dessus d'un appât que je savais tentateur, une petite ville souvent visée, avec une gare, et je n'attendis pas longtemps pour apercevoir chez nous un petit ventre rebondi qui avait passé pendant que je tournais le dos et qui, avec une assurance tranquille — le pôvre, — se dirigeait vers Château-Thierry et sûrement Paris. Il était beau, il était puissant, il allait vite; il portait des espoirs allemands: bombes énormes, journaux à distribuer aux amateurs, autres ingrédients, et l'observateur von Bülow, officier de la garde impériale prussienne. A pas de loup, par derrière, comme il est toujours recommandé quand on a affaire aux Allemands, je m'avançai; mais ce fut long, très long, et j'avais bien dix à quinze minutes pour le joindre.

Le Boche me vit quand j'étais juste au-dessus de lui, à 3,000 mètres, alors que j'allais fondre, que je fondais sur lui. Impossible de te décrire le mouvement de surprise du pilote, se dressant brusquement pour avertir son passager en avant de lui; il contenait de la terreur.

Le s... commença. Tant pis pour lui! Nous étions à plus de 1,000 mètres; il ouvrit le feu; ce n'était pas raisonnable; Il tirait bien: pan.. pan, pan... Un bruit formidable dans le derrière de mon passager, qui sursauta comme si on le lui piquait. Ce n'était rien; la balle était miraculeusement arrêtée par un bout de métal et il n'encaissait qu'un violent coup à la fesse. Mais c'était rigolo et je n'eus pas le temps de rigoler. D'autres claquements autour de mes oreilles, et vlan! un choc à l'épaule droite; j'en avais: la balle avait traversé le gras des chairs, de la bonne chair qui ne me fit pas de mal, qui laissa aux nerfs leur pleine liberté pour continuer tous les mouvements dont j'avais tant besoin, qui arrosa mon bras d'un sang tiède, et je devins rageur.

La danse comença: elle fut infernale — après coup, je m'en rends compte, oh! combien! — De 3,000 à 2,000 mètres, cela se passa. Je calmai d'abord mon tireur, le sous-lieutenant X..., impatient de faire un carton; je lui amenai ensuite plusieurs fois le gibier à bonne portée, à des distances variant de 10 à 50 mètres. Le s.... d'Allemand tirait toujours; la plupart de ses balles portaient bien, puisque nous comptâmes autour de nous huit trous de balles.

X... méprisa et fut brutal. Il méprisa, car il ne tira que trois balles; il fut brutal, car il envoya l'une dans la tête du pilote, l'autre dans l'estomac du passager et la troisième dans un organe du moteur.

A partir de 2,00 mètres, le combat était terminé; l'Allemand piquait, piquait vers le sol à une vitesse vertigineuse. Je le suivais de près, car je craignais un stratagème qui lui permît de s'échapper; mais je le suivais avec peine, je descendais en flèche. Et je voyais cete chose horrifiante: le fuselage de l'allemand, derrière la tête du Boche, se couvrant d'une tache rouge qui s'allongeait de plus en plus. Ce n'était pas un appareil en flammes qui tombait, c'était un appareil en sang, transportant deux cadavres. Quelle ne peux plus chasser de mon cerhorreur! C'est une vision que je veau.

Et cette autre vision: arrivé à terre, l'Allemand, qui n'avait pas ralenti sa vitesse, s'y écrasait, devenait une petite boule informe, roulait dans la poussière; puis rien, l'immobilité effrayante, lugubre, pendant que j'atterrissais non loin et que j'accourais angoissé... et joyeux de ma victoire.

Et enfin ce spectacle épouvantable: le pilote vidé de l'appareil, à quelques mètres des débris, le haut de la tête sortant seule de vêtements, avec la cervelle jaillie du crâne; le passager au milieu des débris, la tête apparaissant éclairée par le soleil, avec une expression de terreur, recroquevillée en une petite masse, une jambe contre la poitrine, un pied en avant, semblant menacer comme un poing!

J'ai réfléchi alors; j'ai eu de la tristesse; j'ai pensé que c'était cela qu'on appelait assassinat autrefois, avant la guerre...

Il fut impossible de connaître le nom du pilote. Le passager s'appelait von Bülow, un grand nom, officier de la garde impériale prussienne.

Si tu savais le succès que cette victoire m'a fait! De toutes parts, on accourt pour me voir, me féliciter. Un vieux comme moi, cela paraît étonner bien des gens! Le Grand Quartier Général m'a décerné la médaille militaire le soir même; le général de l'armée a tenu à ce qu'elle me fût remise dès le lendemain matin; proposé pour le grade d'adjudant, et en même temps sous-lieutenant, qui devra venir très vite après. La médaille m'était due pour l'autre Boche descendu, mais les formalités avaient retardé son arrivée sans cela on me collait la Légion d'honneur, qui, d'ailleurs, me fut donnée à choisir. J'ai préféré la première.

Quant à ma blessure, elle est juste suffisante pour me rendre intéressant, me permettre un repos de quelques jours, et ne m'empêche pas de remuer mon bras et de me promener comme d'habitude...

Ton René.

## SAINT-BONIFACE

Le docteur Gaspard-L. Marsolais, de Saint-Eustache, est de passage à Joliette, auprès de son père mourant.

• • •

Mlle Régina Desrosiers est de retour du Montana, où elle a passé deux ans.

• • •

M. Rosaire Arpin, de Lorette, est en promenade à Saint-Boniface pour quelque temps.

• • •

Mlle Corine Gauthier, de Lorette, est venue passer une semaine chez ses parents.

## PROCHAIN MARIAGE

On annonce pour le 6 juin prochain le mariage de Mlle Priscilla Guilbault, fille aînée de M. et Mme Edouard Guilbault, de Saint-Boniface, à M. John C. Davis, de Winnipeg.

## A L'UNION CANADIENNE

Etat de la partie de balle au camp jouée par les deué équipes de la ligue intermédiaire de l'Union Canadienne, dimanche dernier: l'équipe d'Auger remporte la victoire sur l'équipe de Bibeau: 7 à 5. Fusillés (strike out) jar Auger, 12; par Bibeau, 9. Arbitre: Henri Deschambault.

Il se peut qu'il y ait quelques petites inexactitudes, mais enfin c'est Gédéon Lemay qui était marqueur et on sait qu'il abhore l'eau; c'est dire que dès qu'il vit le firmament s'assombrir, un nuage de peur se répandit sur son visage et il s'effaça sans mot dire. Néanmoins je me rappelle fort bien que dans la 1re manche (inning), les 3 frappeurs furent fusillés par le bras mortel d'Henri Auger, excepté Eugène Martel qui, au risque de sa vie, se laissa frapper par la balle, ce qui lui permit de se rendre au 1er but, où il expira.

Georges Bibeau suivit plus ou moins l'exemple du lanceur adversaire. Il commença d'abord par fusiller le 1er batteur, ne donna aucune chance au 2me de frapper et appliqua sur l'épaule gauche du 3me une de ses plus favorites courbes à droite (in curve), laquelle mit fin à la 1re manche avec un résultat de 0 à 0. La deuxième manche, grâce à Ernest Fontaine, qui fit un coup bon (fair hit), l'équipe d'Auger la remporta par un point.

Ce qu'il y eut surtout de beau jusqu'à la fin, c'est que les joueurs, contrairement à leur habitude, parlèrent français entre eux. C'est vrai que notre ami Alexandre Bernier était là pour renouveler la mémoire à ceux qui de temps à autre s'oubliaient.

En tout cas ce fut très intéressant, et nous invitons pour dimanche prochain tous les amateurs de ce sport à venir voir au carreau des joueurs de profession sur la rue DesMeurons, la joute qui aura lieu à 3.30 entre l'équipe intermédiaire du Club Catholique et celle de l'Union.

• • •

Nous apprenons avec plaisir que M. Henri Deschambault a été élu président de la ligue juvénile des amateurs de balle au camp de Winnipeg et M. Ernest Fontaine vice-président de la ligue intermédiaire.

On peut dire que la faveur a été accordée au mérite.

**Zozef.**










## LE CLUB "LE CANADA"

A cause de l'ouragan de dimanche soir, la conférence de M. A.-H. de Trémaudan à la salle Manitoba, 291½ avenue Portage, sur le sujet: "Pourquoi nous parlons français", n'a pu avoir lieu. Elle a été remise à dimanche prochain le 14 courant, au même lieu et à la même heure, c'est-à-dire 8.30 heure de Winnipeg. Qu'on veuille bien s'en tenir aux invitations reçues et se le dire.

**Communiqué.**

## SACRE-COEUR

Une assemblée spéciale de la Société Saint-Jean-Baptiste a eu lieu dimanche après-midi dans les salles de l'école du Sacré-Coeur. On y traita des questions suivantes: 1o Notre Société locale doit-elle s'affilier à la Société Saint-Jean-Baptiste, provinciale; 2o Dans quelle mesure devons-nous contribuer au fonds de cette société; 3o La formation d'un comité local de l'Association d'Education du Manitoba; 4o De l'organisation d'un concert-boucane au profit de l'école du Sacré-Coeur; 5o De la participation à la célébration de notre fête nationale par la société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface.

Les deux premières questions ont été, après une assez longue étude, renvoyées au comité de régie qui devra demander d'autres renseignements au secrétaire de la société provinciale et faire rapport à la prochaine assemblée régulière de la société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg. Cette assemblée aura lieu dimanche prochain.

Le comité local de l'Association d'Education du Manitoba a été formé comme suit: Président, le R. P. Portelance, o.m.i.; vice-président, M. Donat Baribeault, architecte et ingénieur civil; secrétaire-trésorier, M. Ernest Aubin. Membres du comité: MM. J.-A. Hébert, Dostert, A.-B. Desrochers, Chabot, Lauzon, P. Olivier. Y appartiennent aussi tous ceux qui font partie du Comité de Surveillance. Ce comité local a le droit de s'adjoindre le nombre de membres qu'il croira nécessaire. Il décidera aussi du mode de perception des contributions pour répondre à l'appel de l'Association d'Education.

Un concert-boucane au profit de l'école du Sacré-Coeur aura lieu durant les derniers jours de mai. Le comité d'organisation se compose de MM. Donat Baribeault, J.-A. Hébert, Mousseau et du docteur Benoit. On annoncera plus tard le nom du conférencier. Il y aura chant et musique. Les recettes iront à l'école du Sacré-Coeur.

On décide unanimement de répondre à l'invitation de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface et de célébrer là notre fête nationale. Cette célébration de notre fête nationale coïncidera avec la convention de l'Association d'Education du Manitoba.

Avant de clôturer la réunion, M. Ernest Aubin donne le résultat du dernier concert-boucane au profit de l'école du Sacré-Coeur. La recette nette a été de $53.25.

• • •

Le R. P. Girard, o.m.i., qui était au Sacré-Coeur depuis plusieurs semaines, part aujourd'hui pour la province de Québec. Ses supérieurs l'appellent à un nouveau poste.

• • •

Le Très Révérend Père Emile Bunoz, o.m.i., préfet apostolique du Vicariat du Yukon, était de passage en cette ville samedi, l'hôte du R. P. Portelance, o.m.i. Il est parti dimanche pour Ottawa.

• • •

M. et Mme Onésime Milord, absents depuis plusieurs mois, en promenade à Bouchette chez leur fille, sont revenus au Sacré-Coeur, enchantés de leur voyage.

Dimanche à la grand'messe, le R. P. Faure, o.m.i., nous a donné sur la Sainte Vierge un des plus éloquents sermons que nous ayons encore entendus. Aussi en sortant de l'église disait-on à gauche et à droite: "A ti ben parlé un peu!" imanche prochain le savant Oblat parlera sur saint Joseph. La Chorale chantera la messe de Gans. Le soir, à la réunion des Demoiselles Enfants de Marie, il y aura une réception de plusieurs nouvelles congréganistes.

• • •

Mgr Béliveau et M. l'abbé Prud'homme ont rencontré le R. P. Anzalone, o.m.i., à Palerme, Italie. Sa santé est toujours excellente et il est anixieux de revenir au milieu de nous.

• • •

**Une femme reconnaissante.** "Je ne puis entièrement exprimer ma reconnaissance pour le bien que m'a fait le Novoro du Dr Pierre," écrit Mme A. Fielder, de Courtenay, Boîte 114, Ile de Vancouver, B. C., "j'ai beaucoup souffert de maux d'estomac et autres dérangements internes pendant très longtemps. Je suis heureuse de pouvoir vous écrire comme je le fais, et ferai certainement tout mon possible afin de faire connaître cet excellent remède aux personnes malades."

Contrairement aux autres médecines, le Novoro du Dr Pierre ne peut pas être obtenu dans les pharmacies. Il est fourni au public directement — libre de tous droits, par des agents locaux, nommés par les fabricants. Si vous ne connaissez pas d'agent dans votre voisinage, écrivez au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

## LE CLUB "LE CANADA"

La conférence de M. A.-H. de Trémaudan sur ce sujet: "Pourquoi nous parlons français", qui avait été annoncée pour dimanche soir dans la salle Manitoba, a dû être remise à cause de l'ouragan. Le club "Le Canada" remercie les personnes courageuses qui se sont rendues malgré le mauvais temps et leur offre ses excuses. La conférence est maintenant annoncée pour dimanche prochain, le 14, à 8.30, heure de Winnipeg, au même endroit.

**Communiqué.**

## ON DEMANDE

Un apprenti plombier. S'adresser à la Cie Limitée Charette, Kirk. 510, rue DesMeurons, Saint-Boniface.

## DEMANDE

Des hommes ou des femmes pour conduire des moulins dans la fabrication de salopettes (overalls); pour tricoter à la main ou à la vapeur et pour finir des chandails (sweaters).

Travail permanent garanti.

**Leadlay Manufacturing Co., Ltd., 306 avenue Ross, Winnipeg.**




**THE T. EATON CO LIMITED**
**WINNIPEG CANADA**


## DES JEUNES FILLES VEULENT REMPLACER JEANNE D'ARC

Mai 1915.

... Je ne sais si c'est du Roussillon que doivent venir à l'armée tous les secours, mais nous y avons des Jehannes d'Arc en herbe... Un de ces derniers jours, il y avait grand émoi à P... par la disparition de trois fillettes de dix à douze ans, appartenant à la meileure société.

Ces enfants, sous la conduite de la gouvernante de l'une d'elles, prenaient leurs ébats aux platanes; quand il fut l'heure du retour, le digne mentor eut beau rechercher les enfants confiées à sa garde, elle n'en trouva aucune trace... Croyant à uno gaminerie, elle revint en hâte à la maison, espérant y retrouver les mignonnes fillettes... Mais, hélas! elles n'étaient pas rentrées.....

Affolées, les familles mirent la police sur pied; des agents partirent dans toutes les directions, mais ce ne fut qu'assez tard, le soir, qu'on les atteignit sur la grande route où elles marchaient hâtivement.

Interrogées sur le but de leur escapade, elles déclarèrent avoir voulu rejoindre les soldats sur le front.

—Puisqu'il n'y a plus de Jehanne d'Arc, dirent-elles, il fallait bien essayer de sauver la France...

Comme ressources pour leur route, elles avaient emporté le chocolat de leurs goûters, gardé soigneusement depuis quinze jours, et un peu de menue monnaie; elles étaient d'ailleurs décidées à mendier, "le salut du pays méritant bien ce sacrifice de leur part".

Hélas! les trois pauvres héroïnes avaient compté sans la vigilance de leurs parents. Ramenées à P... comme la bienheureuse Jehanne d'Arc elles durent subir l'horreur de la geôle et furent mises au pain et à l'eau... Nul doute qu'elles se soient réjouies d'avoir souffert pour une si noble cause.

Ici, les enthousiastes ont loué ces mignonnes dont les sourires auraient fort réjoui nos braves troupiers, mais l'ensemble a été de l'avis des parents, et elles ont été très blâmées. Ayez donc de l'idéal!...